TANKONALA SANTÉ

N°14

1 RUE DES FOSSES
SAINT-JACQUES
75005 PARIS

MARS 1975
MENSUEL
PRIX DU NUMERO : 4f

nous voulons

un jardin rue de la poterie
NOUS LE CONSTRUIRONS

un atelier de dessins pour les gosses à la M.J.C.
NOUS L'IMPOSERONS

une salle pour projeter les films qui nous plaisent
NOUS LA PRENDRONS

un emplacement sur le marché pour donner ce qui se vend
NOUS NOUS ASSIERONS SUR LE BITUME

dire ce qui ne se dit pas,
à la sortie des écoles, des usines, des bureaux
NOUS AURONS DES TAMBOURS
POUR VOUS APPELER AUX « VRAIES » NOUVELLES

faire des jardins publics nos jardins
NOUS PLANTERONS LES FLEURS QUI NOUS PLAISENT
NOUS FERONS POUSSER DES LEGUMES
NOUS PEINDRONS LES BANCS EN ARC-EN-CIEL
NOUS CONSTRUIRONS DES TABLES
POUR PIQUE-NIQUER ET DESSINER
NOUS BIVOUAQUERONS SUR LES PELOUSES
NOUS SUSPENDRONS
DES HAMACS ENTRE LES ARBRES

faire des rues nos rues
NOUS BLOQUERONS LA CIRCULATION
POUR JOUER, POUR DANSER, POUR PARLER,

le kiosque des Allées, pour nous, tous musiciens
NOUS L'ENVAHIRONS

des bateaux pour se balader sur la Seine les jours de soleil
NOUS CONSTITUERONS
L'INVINCIBLE FLOTILLE CORBEILLOISE

un train pour se promener dans la campagne
NOUS ARRETERONS LE TRAIN DE 18 HEURES
EN GARE DE CORBEIL-ESSONNES

un avion pour lâcher sur la ville des fleurs, des confetti,
nos dessins et nos tracts
NOUS LE DETOURNERONS

un café où il n'y aura plus serveurs et consommateurs
NOUS LE FERONS EXISTER

dénoncer la pollution en l'aggravant
DU PONT DE CORBEIL NOUS LANCERONS
DES CENTAINES DE BOUTEILLES PLASTIQUE

avoir le temps
NOUS L'AURONS

faire mille choses
NOUS LES FERONS

dire mille choses
NOUS LES DIRONS

être
NOUS SERONS
éclater
NOUS ECLATERONS

nous voulons prendre le pouvoir par la réalisation de nos désirs
NOUS LE PRENDRONS,

car nous sommes très nombreux, nous sommes très forts,
nous sommes partout,
car nous sommes en vous,
nous sommes tout ce que vous refoulez de plus en plus
difficilement

NOUS SOMMES VOS DESIRS

« la commission communale de Corbeil-Essonnes »

TANKONALA SANTÉ
1, rue des Fossés Saint Jacques
75005 PARIS

Journal mensuel — Dix numéros par an — Le numéro : 4 francs. (format 28 x 44)

Prix de l'abonnement annuel 40 francs (étranger : 50 F) ;

Règlement par chèque : à l'ordre de TANKONALASANTE

RESPONSABLES DE LA REDACTION :
Jean CARPENTIER
Bernard de FREMINVILLE

Ont participé à ce numéro :
Aline BALDINGER
Pierre BASSARD
Patrick BLANCHARD
Pierrette CHIARONI
Gérard CUTZACH
Nicole ERVY
Christine ESTEVE
FOUN
Gilles GOUGAUD
Cléo GRENARD
Claude GUILLON
Paul LUZIER
Joëlle MOLINA
Edith MORTARA
Laurent MUSSET
Françoise OURLIAC
Michel PARFENOV
Serge PERKOWSKY
Annie PIGNARRE
Fernand POILVET
Viviane RAYMOND
Jean-Paul RAYMOND
Any SIMON

REDACTION
Permanence le vendredi soir
1, rue des Fossés Saint-Jacques
75005 PARIS

CONTACTS BELGIQUE
Marc JAMOULLE
10, rue des sept actions
6060 GILLY — BELGIQUE
CCP 000 045 62 77 86
On peut également s'y abonner à TK directement en francs belges (ça évite beaucoup de formalités)
Abonnement Belgique : 400 FB

Editions SOLIN
1, rue des Fossés Saint-Jacques
75005 PARIS

Imprimerie "LES MARCHES DE FRANCE"
44, rue de l'Ermitage - 75020 PARIS
Distribution NMPP.

Directeur de la publication :
Bernard de Fréminville
Dépôt Légal 1er trimestre 1975

NUMEROS ENCORE DISPONIBLES

N° 1 - 8 pages - 2 F.
Projet du journal, Avortement, Prison, Manifeste de l'A.R.M., congédiement d'un psychologue...

N° 2 - 12 pages - 3 F.
Médecine et écologie, Sages-Femmes, G-Test, Pédagogie, Asiles, Revue de presse...

N° 4 - 12 pages - 3 F.
Enseignement sexuel, Rubéole, Travailleurs immigrés, Chili, Médecine scolaire, Relation médecin malade, pouvoir médical, Chine, Saturnisme, maladies professionnelles...

N° 5-6 - 20 pages - 4 F.
Histoires d'A, Vaccinations, Secret médical, GIS : avortement, usine, immigrés, C.H.S., Avortement, contraception, sexualité, MFPF, Contre-information en Espagne et en Italie, Une clinique...

N° 7 - 16 pages - 4 F.
L'action et le désir, Le Chili, "Liberté au féminin", Terrorisme de l'orgasme, Les vaccinations, Enquête sur une clinique au-dessus de tout soupçon, bien sûr, Evolution et environnement. Les inégalités devant la santé, Savoir et Travail. La retraite à 60 ans.

N° 8 - 16 pages - 4 F.
Une histoire de gale, Lettre aux psy de tout acabit, Accoucher dans le noir, Justice amérikkkaine, La médecine contre la santé, Le bon sexe illustré, Sexualité en Chine, A propos du CLIS, Gay USA.

N° 9 - 16 pages - 4 F.
Descendre dans la rue, handicapés, le planning familial, médecine du travail, re-gale, menu pollué, droits des détenus, ophtalmologie, sexualité-maladie, MLAC, vaccinations, un film.

N° 10 - 16 pages - 4 F.
Karmann par soi-même, l'Ordre et l'avortement, l'Auto et nous, les antibiotiques et leurs maléfices, deux lettres sur l'école, un mot sur l'Université, une folle histoire de prof un peu fou, le programme de base de l'enseignement, les labos contre la pollution (?).

N° 12 - 16 pages - 4 F.
Un journal politique, Assises de la justice, 2e Congrès du GIS, Grève de la faim (fin), écoute petit d'homme, quand les infirmiers prennent la parole dans un congrès de psychiatres, la rentrée des classes, y'a pas que ça dans la vie, la relation privative, une page de poésie, le conditionnement, un tract, Bettelheim

N° 13 - 16 pages - 4 F.
Cette dent de malheur, Le jugement d'Annecy, Illich l'observateur et la publicité, Lettres du front militaire, les petits pots de bébé, Mourir à Liévin, Ecologie : pour et contre, la torture partout, la mort d'un enfant, le Conseil de l'Ordre, le dossier médical, un drôle de guide, quelques livres, un testament

Envoi de ces numéros sur demande accompagnée du montant indiqué (port compris).

NOTES A PROPOS DE L'AFFICHE REPRODUITE PAGE 1

I. — « Le Républicain » * s'est demandé si les auteurs de l'affiche étaient des évadés de Charenton. Et bien, oui !

Cela devrait donner à réfléchir au « Républicain » sur les thèmes suivants : la folie et la politique, ce monde rend fou, qui est fou qui ne l'est pas, le fou c'est toujours l'autre... qu'est-ce que c'est au fond que la folie ? Il est vrai que le « Républicain » est un journal « d'information », on ne peut pas lui demander en plus de réfléchir.

II. — Contrairement à un bruit qui se répand, nous confirmons que la C.C.C.E. (Commission communale de Corbeil-Essonne) n'a pas l'intention de présenter des candidats aux prochaines élections. Un désir ne se présente pas à des élections. Il reste que nous entendons y participer activement.

* Sur « Le Républicain », largement diffusé à Corbeil. (Voir page 15.)

avis

Ce numéro est un numéro SPECIAL CORBEIL : ça veut dire qu'un groupe de gens habitant Corbeil ont voulu dire, le plus simplement possible, comment ils vivent dans leur ville et comment ils voudraient y vivre.

L'équipe qui fait habituellement le canard, dont seuls quelques membres participent au groupe de Corbeil, n'a rien ajouté ni retranché à l'ensemble des textes ainsi rassemblés.

Ces textes ont été plusieurs fois débattus en collectif, à Corbeil ou à Paris : on trouvera dans ce numéro plusieurs échos de ces débats. On en parlera peut-être encore dans le prochain numéro.

L'HORDE DES MERDECINS, oh, pardon, L'ORDRE DES MEDECINS, a du plomb dans l'aile : plus de 600 «médecins de base» ont fait savoir qu'ils ne voyaient pas du tout l'intérêt d'une telle organisation, ou plutôt qu'ils voyaient très bien de qui et de quoi elle pouvait servir les intérêts...

Le GIS, initiateur de ce nouveau manifeste (après celui des avorteurs, il y a deux ans à la même époque) ne veut pas le remplacement des chefs réactionnaires de l'Ordre par d'autres chefs un-petit-peu-moins-réactionnaires : il veut tout simplement la suppression de l'Ordre parce que c'est un instrument de justice de Caste au service d'une médecine de classe.

A travers son action contre l'Ordre, ce que veut le GIS c'est proclamer sa volonté d'être partie prenante à une lutte pour une autre médecine. C'est bien, ça, madame, et ça ne peut valoir que de chaudes approbations.

Ceci étant, le moins qu'on puisse dire c'est que, si la médecine actuelle est ce qu'elle est, ça n'est pas seulement la faute aux méchants médecins réactionnaires : le degré de liberté qu'ils ont dépend étroitement du degré de liberté qu'on leur laisse, et même qu'on leur donne souvent joyeusement.

Malades et bien-portants de tous poils, ne laissons pas quelques «bons médecins» se battre pour nous : battons-nous aussi pour nous-même, c'est plus sûr et plus efficace...

Le GIS prépare une grande réunion «6 heures pour la santé» pour la fin Mars. Tenez-vous au courant et venez-y nombreux. Pour la disparition de la médecine au profit de la santé !

Un numéro de l'hebdomadaire écologique « La Gueule ouverte » saisi à la demande de Leprince-Ringuet

« Un dangereux individu se disant expert scientifique vient d'être mis hors d'état de nuire. L'appel de quatre cents savants — bientôt rejoints par deux cents autres de Strasbourg — à refuser pour l'instant les contrats nucléaires met fin aux agissements de l'escroc intellectuel Leprince-Ringuet. » Ainsi débute l'éditorial du dernier numéro de l'hebdo *la Gueule ouverte*. Voire ! L'escroc en question, le retraité du Collège de France, grand fanatique du tout-nucléaire, a encore des dents : il vient d'obtenir la saisie du numéro en question. Bel exploit !

abonnez-vous

NOM : .....

Prénom : .....

Profession : .....

Adresse : .....

.....

désire souscrire un abonnement à TANKONALASANTE au prix de 40 F - Etranger : 50 F

Ci-joint règlement par chèque postal ou bancaire à l'ordre de TANKONALASANTE
1, rue des Fossés Saint Jacques
75005 PARIS

☐ C.C.P. ☐ C.B.

Signature :

TANKONALASANTE

nous...

Nous ouvriers, artisans, instituteurs et profs, médecins... Nous ne voulons pas mourir idiots, liquidés par l'écrasement quotidien, et les « traites à payer » mensuelles.

Nous malades ou futurs malades, mentaux ou physiques, Nous avons décidé de commencer à apprendre à nous parler et à parler et à faire parler.

Ce sont des gens de Corbeil qui ont écrit ce numéro. Mais ici, c'est comme ailleurs, et ce numéro de TK intéresse tout le monde. Il ne recouvre évidemment pas toute la réalité corbeilloise : il n'est que l'expression de quelques personnes qui voulaient à un moment donné s'expliquer, raconter ou dire.

D'autres personnes et d'autres voix qui ne trouvent pas leur place dans la presse locale dite « d'information ».

D'autres personnes et d'autres voix qui pourtant existent et s'expriment par des paroles, mais aussi par des actes en dehors des traditionnelles et respectables organisations de la « gauche ».

D'autres personnes et d'autres voix qui, d'une certaine façon, sont représentatives de nombreux habitants de Corbeil, mais aussi d'un peu de la pensée de chaque habitant de Corbeil.

Petite digression théorique à ce propos :

L'idéologie que nous avons tous dans la tête est l'idéologie dite « bourgeoise » : c'est-à-dire celle du travail et de la production, de la concurrence et de la compétition (sportive aussi), du pouvoir sur l'autre, de la morale de l'avenir (toujours meilleur il va sans dire), de la hiérarchie (des salaires aussi), de la famille, de la patrie, etc. et pour assurer tout ça, de la répression en nous de désirs contradictoires.

Il n'y a pas d'autre idéologie s'opposant à celle-ci : en face il n'y a qu'un malaise, une contestation qui se développe à partir de la crise économico-politique de la société bourgeoise. On ne peut oublier (la lecture des différents textes le confirmera) que cette contestation est le fait de gens, nous, qui, dans notre vie quotidienne, sommes obligés de faire à chaque instant des compromis avec l'idéologie ambiante : produire, être à l'heure, pointer, avoir un programme (à l'école cela s'appelle « un emploi du temps »), payer ses impôts et autres cotisations, avoir un C.C.P. ou un compte en banque, une voiture, etc.

En résumé, car on a pu ne pas lire l'intermède précédent :

Nous sommes soumis à la pression des obligations socio-économiques et des conventions et d'une manière générale, chacun se plie aux exigences de cette société en refoulant au plus profond de lui-même ses désirs d'une autre vie. Pourtant ces désirs ne sont pas loin d'émerger, qui vont à l'encontre du ronron étouffant de la société du « progrès » et de la marchandise, de la compétition et de la hiérarchie, du rejet du corps, des traites à payer, etc.

A Corbeil comme ailleurs, la contestation se développe, imagine ; prend la parole et passe à l'acte. La subversion sous des formes diverses et inattendues y ronge le vieux monde irrespirable de la société du Kapital, du Pouvoir et du Spectacle.

Nous parlons, nous disons parfois des choses contradictoires, mais nous parlons, et donc nous sommes en marche, parce que nous communiquons (et télécommunicons moins *), une chose est certaine : on aura du mal à nous fermer la gueule par de savantes démonstrations psychiatrico-politiques ou par la banale répression de « la légalité » ou de la « responsabilité ».

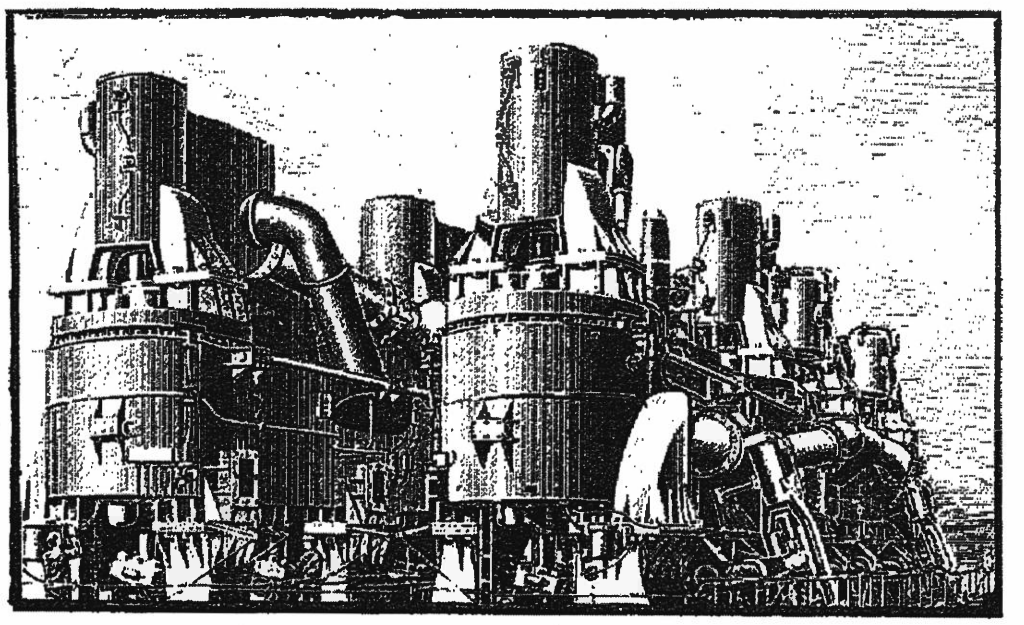
Nous ne sommes pas « responsables », nous essayons de vivre. Nous ne proposons pas de bulletin d'adhésion, nous voulons seulement ÊTRE et PROVOQUER.

En bref, comme dit Mao : « sur les plateaux venteux, nous construirons des fours solaires ».

*) Ici : jeu de mot.

CORBEIL EN L'AN 2000

SENSATIONNEL



L'imagination est enfin au pouvoir. « L'Utopie » d'hier est devenue la réalité d'aujourd'hui. Tout ce qui ne se disait pas, se dit. Les gens dansent, jouent, parlent, jouissent de la vie de leurs corps. C'est la fête, chacun est acteur et participe à la réalité quotidienne. Les gens rayonnent comme des soleils en se métamorphosant tous les jours. Ils ne font plus les mêmes gestes tous les jours. Ils sont, enfin, « déraisonnables » les gens ! la vraie vie avait commencé !

De grands bouleversements dans notre cité :

— « Montconseil », les « Tarterets », la « rue de la Poterie » sont devenus des quartiers résidentiels.

— La Seine passe sur le pont, l'Essonne a été « décomblée » !

— La traversée de la ville se fait en quelques minutes grâce à des aéro-glisseurs. Il n'y a plus de rues en sens interdit. La rue « Saint-Spire » est devenue la seule rue de la ville réservée aux automobilistes et ceci tous les samedis (c'est le seul endroit de la ville où l'on a pu recréer les embouteillages d'antan).

— La piscine a été fermée (économie d'énergie), la population s'en accommode fort bien, ayant redécouvert l'ancienne baignade municipale.

— La gare n'existe plus, le train de 18 heures en gare de Corbeil ayant été détourné en l'an 2058. Depuis, aucun train n'a plus emprunté cette ligne. La gare est devenue une réserve zoologique où quelques rares spécimens d' « anciens usagers corbeillois » sont protégés en vue de la conservation de l'espèce en voie de disparition. Seule, une ancienne ligne de chemin de fer a été rétablie ; l'ancienne ligne de chemin de fer de grande banlieue allant de Corbeil à Milly.

— La M.J.C. a « brûlé », le Centre culturel occupe toutes les allées de l'Essonne : 500 pièces sont à la disposition des habitants pour faire mille choses selon leurs désirs à condition qu'il n'y ait pas d'animateurs pour contrôler leurs activités.

— Le Centre de Santé a disparu : il n'y a plus de malades, sauf quelques vieux médecins de l'époque conservés par hibernation et qui sont malades d'avoir trop soigné dans « leur vie antérieure » ; les gens peuvent vivre avec leurs petites folies, leurs férocités, leurs contradictions, le délire n'est plus réprimé... La ville n'est plus « pathologique ».

— Il n'y a plus d'écoles, de lycées, de C.E.S. Les différents groupes scolaires de la ville sont devenus des « communautés éducatives » de quartier. L'école est désormais dans la rue.

— Les Hollandaises viennent en convois de cars avorter à Corbeil (au Temple protestant !). Car, en l'an 2085, l'avortement est illégal en Hollande et, de plus, Corbeil est la seule ville de France où se pratique l'avortement par la méthode Leboyer (un médecin du siècle dernier qui, juste avant sa mort, avait mis au point un avortement sans traumatisme pour la mère).

— Corbeil est fleuri : l'œillet de Corbeil a remplacé celui de Nice : partout mimosas, œillets, roses, lilas, lauriers roses, etc., agrémentent rues et parcs.

— Par décret du peuple, le vin de « Cahors » a été reconnu d'utilité publique et coule dans toutes les fontaines de la ville.

— On circule dans la ville, grâce à la machine inventée par Jarry (on peut en voir le croquis dans ce numéro).

— L'Imprimerie Crété existe toujours ! Mais on n'y imprime plus que des tracts pour la France entière. C'est le siège de « Tankonolasanté » qui est devenu quotidien et tire à plus de 600.000 exemplaires. Chacun peut aller chez Crété imprimer son propre journal ou poème.

— Doittau s'est reconverti en un centre de recherches anti-pollution.

— Dynamic fabrique des tonnes de peinture pour les « peintres amateurs ».

— Les Grands Moulins assurent la plus grosse production nationale de blé, et du blé de qualité, notamment celui de Larzac où les moissons, cette année-là, ont été exceptionnelles. (D'ailleurs Corbeil est jumelé avec le village de La Cavalerie.)

— La Société de consommation a disparu. Seuls Parunis, Codes, Monoprix ont été conservés intacts et servent de musées pour montrer aux gens ce qu'était la Société de consommation.

— On est en pleine société de loisirs, les gens ne travaillant que les week-ends (pour avoir un congé de travail, il faut avoir cotisé au moins dix ans à l' « Insécurité Individuelle ».

— La propriété et l'instinct de propriété ont disparu et dans tous les domaines.

— Le temps et l'argent ne jouent plus aucun rôle : « no time, no money ».

— Les gens sont eux-mêmes jusqu'au bout, inventent des gestes, des idées, des rencontres, des sentiments, des mots...

Seul point noir, quelques marginaux ont acheté Le Restaurant des « Acacias » pour se réunir et prôner la non-communication, la non-réalisation de leurs désirs, et l'interdiction de l'avortement (encore des émules de Pierre Dac ou des évadés de Charenton, comme dirait un journaliste du « Républicain » (s'il existait !).

Jean-Paul RAYMOND.

P.S. — J'ai simplement rêvé à mon « Utopie Corbeilloise », comme on respire de l'oxygène pour échapper à l'asphyxie !

NEOGRAVURE

La grève illimitée avec occupation des locaux vient, en ce matin du vendredi 1er novembre, d'être décidée par la C.G.T. suivie par la C.F.D.T. et l'ensemble du personnel de la Néogravure.

Je ne reviendrai pas sur les raisons de cette grève : les affiches, tracts et autres moyens de communication les ayant fait suffisamment connaître.

Ce que j'aimerais par contre, c'est essayer de traduire ce que j'ai ressenti au plus profond de moi-même au cours de cet affrontement social ; tant du point de vue psychologique que du point de vue politique, si par cette expression on entend logique et bon sens.

Nous sommes arrivés à une croisée des chemins où il faut se poser la question : la majorité des individus marche-t-elle à côté de ses pompes ?

Voici pas mal de temps, depuis mai 68 exactement, qu'un courant révolutionnaire intelligent a pris un sens valable. Je parle bien sûr du début mai 68, et non du pourrissement qui en a été le prolongement. Pourrissement provoqué en particulier par la transformation de cette révolte spontanée et valable en revendication de salaire, alors qu'il s'agissait en réalité de revendiquer le droit à une vie nouvelle.

Mais revenons pour le moment dans le cadre de l'imprimerie française : tous les imprimeurs savent que, depuis le début du sixième plan, l'imprimerie a été sacrifiée délibérément, ne serait-ce que par les avantages donnés aux éditeurs pour se faire imprimer à l'étranger, sans compter la T.V.A. sur le papier taxant l'imprimerie de labeur. En France, l'imprimerie qui est une industrie lourde, a toujours été indépendante de l'édition. Ceci permettait aux éditeurs à tout moment de quitter leur imprimeur pour aller se faire imprimer ailleurs. Ainsi, beaucoup ont fait exécuter leurs travaux à l'étranger, où les imprimeurs étant souvent éditeurs, les prix pratiqués étaient inférieurs aux nôtres. Quant à ces imprimeurs-éditeurs, qui avaient depuis longtemps amorti leur matériel, c'était pour eux tout bénéfice.

Tandis que l'imprimerie française perdait une grosse partie de sa clientèle, sa charge de travail diminuait continuellement, en outre une mauvaise gestion aboutissait au résultat que nous savons.

Il aurait fallu, au début de cette conjoncture, prendre les dispositions qui s'imposaient. Les grèves n'ayant toujours été que des revendications de salaires, c'était faire passer la charrue avant les bœufs.

Mais à l'époque, il n'était pas question de licenciements et l'idée de la simple sauvegarde de l'emploi n'intéressait personne. La majorité des personnels vous répondait que la grève ne pouvait la concerner que si elle rapportait quelque chose « in the pocket ».

C'est à ce moment que je voudrais parler du non sens de la vie dite moderne.

La technique, ce mot que j'ai tant aimé, étant jeune et que je hais d'autant plus aujourd'hui, nous a apporté le malheur plus que la joie de vivre. Pourquoi ? Parce qu'il eut été préférable de faire d'abord progresser notre esprit avant d'accumuler les objets inutiles.

Au XIXe siècle, certaines inventions avaient été pour l'homme un bienfait en ce sens qu'elles supprimaient l'effort inutile en apportant unn bien-être incontestable. La machine à vapeur apportait une force motrice jusque là inconnue, l'électricité la lumière dans tous les foyers, puis la possibilité de transmettre l'énergie à distance. A ce stade de l'évolution, c'était un véritable progrès.

Mais depuis sont venus se greffer les innombrables gadgets et catastrophes de la vie moderne : la radio à tous les étages, l'automobile particulière, la télévision, moyen parfait d'intoxication mentale.

A ce faux progrès sont venus s'ajouter les grands ensembles, les supermarchés, et les besoins créés par l'émulation matérielle ridicule de voisin à voisin. Celui-ci a un beau frigidaire, il faut que j'en ai un plus beau que lui ; celui-là a un aspirateur soufflant, il faut que j'en ai un époustouflant, et bien sûr le voisin du dessus vient de faire installer des W.-C. ultra-modernes, je ferai installer le modèle avec main électronique qui vous essuie automatiquement les fesses...

Evidemment, dans ce contexte, les fins de mois sont dures et les traites lourdes à payer. Ce n'est pas dans ces conditions que l'on peut arriver à jouir de la vie, à réfléchir sainement, et à supporter l'absence de salaire d'une grève de quelque importance. Nos dirigeants capitalistes, et surtout les éminences grises (grands banquiers, etc...) ont su nous créer un climat d'existence où l'asservissement et l'esclavage sont grands, malgré les apparentes facilités de vie et les semblants de liberté...

Tout ceci pour dire que depuis longtemps déjà, par delà les revendications salariales, sont posés les problèmes d'une mise en cause des critères de notre façon de vivre dans les pays à haut développement technique.

UNE ANECDOTE :

Je fais partie du bureau syndical de la C.F.D.T. de mon entreprise. Durant la dernière semaine de la grève, une institutrice nous demanda de venir faire un cours à ses élèves âgés de 9 à 12 ans sur le thème de : la grève.

Bernard, que nous avions délégué, vers la fin de son exposé, expliquait aux élèves attentifs les difficultés que beaucoup d'ouvriers éprouvaient pour tenir financièrement le temps d'une grève de longue haleine, comme c'était le cas à la Néogravure. Un élève d'une douzaine d'années demanda la parole :

— Puisque vous avez besoin d'argent, pourquoi ne vous servez-vous pas du matériel de votre entreprise pour imprimer à votre compte ?

— Il faudrait au départ, répond Bernard, posséder assez de capitaux pour faire face aux premiers achats indispensables.

— Exécutez d'abord un petit tirage avec les éléments que vous possédez et ensuite avec le bénéfice, faites de plus gros travaux et ainsi de suite.

— L'idée est bonne, rétorqua Bernard, mais ne pensez-vous pas qu'une question de légalité se pose. Malgré l'important capital travail qu'est l'apport ouvrier, l'usine n'est pas notre propriété vis-à-vis de la loi.

Alors, la réponse est tombée, nette comme un couperet :

— Monsieur, quand on est en grève et que l'on se bat pour ses moyens d'existence, on n'a que faire de la légalité.

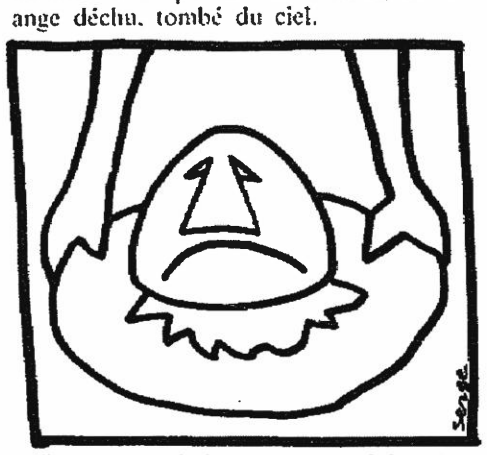
Je me demande souvent ce que j'aurais répondu lorsque j'avais 12 ans, trente-huit ans de moins et que je traînais mes fonds de culotte sur les bancs de l'école des « Bons Frères » de la paroisse Saint-Marcel à Paris.

Il est vrai qu'à cette époque, nous étions en 1936 et que nos pères se battaient pour gagner les droits légitimes auxquels ils aspiraient, ce qui n'empêchait pas les « Bons Frères » de nous dépeindre les manifestants de l'époque comme d'odieux individus.

UN DEFILE SPECTACULAIRE (19 NOVEMBRE 1974) :

Flanqué de mes amis et collègues de la C.F.D.T., j'avançai en direction de la Gare de l'Est. Nous étions en fin de cortège. 350.000 personnes avaient déjà défilé sur le boulevard Magenta. La majorité des manifestants chantait l'Internationale. Je ne sais si ce fut la fatigue de cette longue marche, ou le soleil qui illuminait cette belle journée d'automne, je me pris à chanter les paroles de la Marseillaise sur l'air de l'Internationale. Je m'aperçus qu'elles collaient parfaitement à la musique. J'inversai texte et musique et fredonnai le contraire, c'était parfait. Amusé, je repris ma première version et continuai sur mon élan ma vocalise exceptionnelle.

Soudain, un individu hirsute et porteur de chapeau, s'élança vers moi, en criant : « Alors mec, tu veux nous faire avoir des emmerdes ». J'allai répondre, lorsque un grand collègue et ami, passant la hampe de sa banderolle à un autre, s'écria : « Laisse-le moi, je vais lui faire bouffer son chapeau ». Et il enfonça brutalement le couvre-chef de l'individu jusqu'aux oreilles. Le rebord du chapeau se détacha, ce qui donna l'impression que le pauvre homme avait perdu son auréole, tel un ange déchu, tombé du ciel.



Une bousculade s'étant produite dans la manifestation, nous laissâmes sur le bas-côté notre ange à l'auréole fanée, et continuâmes notre progression. A ce moment, le défilé prenait fin. Nous devions regagner les cars qui nous attendaient pour rentrer. En haut du boulevard Magenta, le joyeux cordon de C.R.S. alliait par sa tenue élégance et commodité, et était prêt à nous recevoir avec empressement et cordialité.

JE ME TIRE :

Pour ma part, je pensai qu'après ce bain de foule, j'avais besoin de solitude et de sérénité. Je me dirigeai vers le boulevard de Strasbourg où l'air que je respirais me donnait l'impression d'être pur.

Après cette journée riche en événements, je pensai qu'il serait bon de faire le point. Ce que je fis tout en marchant :

Nos financiers avaient certainement décidé depuis longtemps de réduire considérablement le personnel des établissements de la Néogravure, même du temps où il ne s'agissait que de Crété. Pour ce faire, ils ont déposé le bilan. Immédiatement, réaction syndicale, grève avec occupation du lieu de travail.

Le jeu patronal n'était évidemment pas de fermer l'entreprise. Mais une grève longue épuise le personnel. Ensuite, ce dernier reprend le travail affaibli et prêt à négocier n'importe quoi. On commence à pratiquer une petite coupe dans le personnel : 2 à 300 licenciements par exemple. Immédiatement mécontentement : « Mais si on n'avait pas fait grève, c'est tout le monde qui était licencié », vous dira-t-on syndicalement. Donc victoire de la lutte ouvrière.

On attend quelques mois : une autre coupe, cette fois-ci plus sombre, 500 licenciements par exemple. Remécontentement, peut-être petite grève ? Mais de toute façon si on n'avait pas fait la grève la première fois, on serait tous dehors. Donc revictoire syndicale.

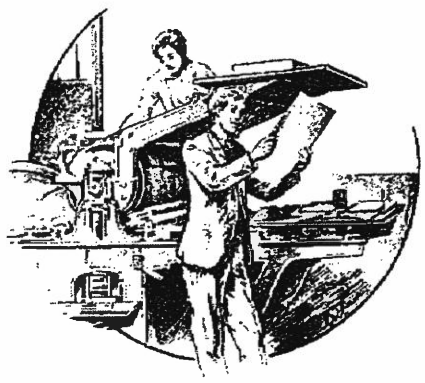
Mais en regardant de plus près, je crois que nos financiers ont suivi méthodiquement leur plan et de ce fait sont les véritables vainqueurs.

Alors, c'est au tout début, il y a quelques années, quand le vent tournait mal qu'il aurait fallu réfléchir sérieusement et choisir le bon chemin.

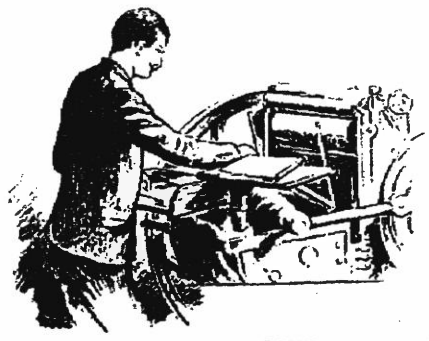
Le soleil disparaissait dans le ciel de Paris au bénéfice de nuages noirs. J'arrivais à ce moment au carrefour Strasbourg-Saint-Denis et cela me fit penser que lorsqu'on arrive à la croisée des chemins et que l'avenir du monde est sombre, il faut savoir avec logique et bon sens prendre la route qui mène au soleil.

Pour ma part, je m'arrêtai volontairement de penser et m'engageai résolument sur le « Sebasto ».

Paul LUZIER.



...A la papeterie, il y a quelques années, on recyclait vieux papiers, cartons ou chiffons — et pendant que çà tournait dans le broyeur, on avait le temps de récupérer quelques bouquins policiers ou de feuilleter de vieux dictionnaires — on peut s'instruire en travaillant, la preuve quand on tombe sur un mot comme asbestose : sclérose pulmonaire engendrée par l'inhalation de poussières d'amiante — justement l'amiante on s'en sert ici, incorporée à du papier spécial, et ça fait de la poussière quand on en manipule, une poussière de cristaux qui vont irriter les poumons comme pour la silicose mais avec le risque de cancer en plus paraît-il... à l'époque après avoir répété plusieurs fois ce qu'on savait sur l'amiante on a pu obtenir le verre de lait, anti-poison réglementaire — de toutes façons, verre de lait ou radio des poumons il n'y a pas grand'-chose à faire quand tu es atteint, fallait mettre ton masque à gaz avant ! (l'asbestose c'est au tableau XXX des maladies professionnelles).

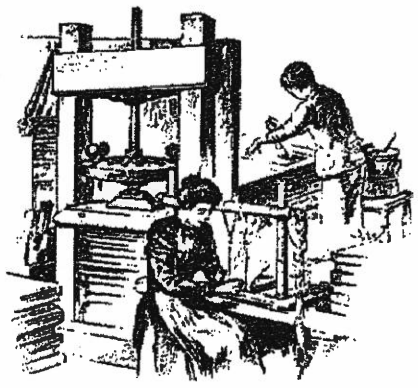


TANKONALASANTE

DARBLAY

Une rue Darblay, un pavillon Darblay à l'hôpital de Corbeil, un château Darblay sur une jolie colline, une mairie Darblay à Saint-Germain-lès-Corbeil, un corbillard spécial Darblay, une plaine Darblay vendue pour les besoins de la spéculation immobilière. De quoi faire rêver les enfants, bien sûr ceux qui veulent que tout leur soit propriété privée.

Je vous le donne pour l'histoire, et les deux cents familles en plus. Vous savez, ces deux cents familles qui régnaient à une certaine époque.



POUR LE PRESENT ?

4 h 30 du matin, rue de la Papeterie, des travailleurs fatigués, usés, détraqués par de longues années de travail, prennent le café dans un bar : dernière station avant l'entrée à l'usine.

Des femmes hâtent le pas, vieilles avant l'âge. Le travail au rendement, çà use. 5 heures du matin, la pointeuse, les machines. Le bruit infernal des machines, la production, la productivité, du papier pour le trust Hachette pour des livres que nous ne lirons jamais, des conditions de travail abrutissantes, des accidents graves sur les machines, des chefs qui dégueulent toutes leurs haines. Des salaires hiérarchisés, une vie de plus en plus pénible, des travailleurs immigrés qui en bavent, des poumons débordant de poussière, des doigts rongés par les acides, un Comité d'hygiène et de sécurité au repos. Des bénéfices de plus en plus grands, et toujours pour les mêmes, des vieux pour qui la retraite n'est qu'un petit espoir, des syndicats ronronnant et faisant le gros dos face aux patrons, la dernière grève que nous ne ferons pas... Voilà la vie d'une papeterie à Corbeil, et spécialement chez Darblay.

POUR DEMAIN ?

La rue Darblay deviendra rue de la Cadence, le pavillon Darblay à l'hôpital : « La dernière halte ».

A moins que le printemps prochain, nous nous reposions sur les pelouses du château, que nous prenions le corbillard pour aller à la fête, que notre papier soit pour nos tracts et nos livres, que les filles prennent le temps et reçoivent tout notre amour, et si tout d'un coup *nous étions nous-mêmes.*

RENSEIGNEMENTS :

Nous travaillons dans une usine où les accidents du travail sont relativement en augmentation.

Composition du Comité d'hygiène et de sécurité : quatre ouvriers et deux maîtrises, élus par les travailleurs (3 C.G.T., 3 C.F.D.T.), et un nombre indéterminé d'invités de la Direction, cadres et maîtrises... et ceux-ci sont au bon vouloir de la Direction. La production annuelle fixée par la direction a été atteinte fin novembre avec environ 50 millions de francs de bénéfice pour l'ensemble des trois usines du groupe chapelle Darblay (Essonne-Saint-Etienne du Rouvray-Couronne). Un étalement des vacances qui annonce la mise en place de la marche continue (sept ou huit jours d'arrêt total des machines par an, des risques de plus en plus grands, et pour qui ?

Le patronat veut faire de gros bénéfices, et si les travailleurs additionnaient ? Une seule solution : le droit de vivre de son travail ,et surtout ne pas travailler pour produire. Prenons le temps d'être !

Un groupe d'ouvriers
de chez Darblay.

MEDECINS EN GREVE GENERALE

MARDI 19 NOVEMBRE : A CORBEIL DES MEDECINS PARTICIPENT A LA GREVE GENERALE

Nous sommes six médecins généralistes installés dans des quartiers différents de Corbeil, nous décidons de faire grève.

— Une grève qui ne demande pas une augmentation des honoraires.

— Une grève qui ne demande pas une meilleure organisation des gardes avec auto-radio.

— Une grève qui ne demande rien pour le médecin.

— Une grève qui ne demande pas une meilleure organisation des problèmes de santé.

— Une grève qui ne demande pas : « Plus de médecins, plus d'hôpitaux ».

— Une grève qui ne demande pas la gratuité des soins.

— Une grève qui ne demande pas de rapiécer nos lambeaux d'existence en ménageant les traites de notre pavillon, de notre télévision, de notre bagnole.

Pour nous, faire grève, c'est refuser le « colloque singulier médecin-malade », c'est sortir du bureau dans la salle d'attente, de la salle d'attente dans la rue, en distribuant le texte suivant : « Ras le bol... ».

CORBEIL-ESSONNES - MARDI 19.

RAS LE BOL DE SOIGNER DES GENS QUE LEUR VIE CRÈVE.

RAS LE BOL DE SOIGNER DES DEPRESSIONS NERVEUSES, DES FATIGUES, DES ACCIDENTS DU TRAVAIL, DES DOULEURS D'ESTOMAC ET DU TUBE DIGESTIF, DES LUMBAGOS D'EFFORT, ETC.....

TANDIS QUE S'AGGRAVENT LES CONDITIONS DE TRAVAIL ET DE VIE QUI EN SONT LA CAUSE.

RAS LE BOL D'AIDER A SUPPORTER.

NOUS PARTICIPONS A LA GRÈVE GÉNÉRALE.

LES MEDECINS SOUSSIGNÉS
AMY SIMON, FRANÇOISE OURLIAC, FRANCIS HETRIQUE, J.PIERRE JANIN, JEAN CARPENTIER, JACQUES BONNIN.

(LES URGENCES SONT ASSURÉES)

Ce jour-là, dans la salle d'attente, il y a des jeunes, des vieux, des femmes, des hommes, des enfants, des émigrés, des couples, des mineures... reflet assez juste de la population corbeilloise.

C'est une grande consultation collective et gratuite.

Nous nous servons du thé à la menthe et des jus de fruits : de temps en temps, Mouloudji, Brassens, Jimmy Hendrix chantent... et la discussion continue : les problèmes de chacun deviennent collectifs quand les gens l'acceptent c'est l'occasion, à partir de situations personnelles, d'approfondir ensemble et non plus à deux, que la maladie n'existe pas en soi, mais, que tous, nous crevons quelque part dans notre corps et dans notre tête de ce monde que nous nous construisons en laissant d'autres le construire.

Un vieil ouvrier de 75 ans nous parle de sa vie à l'imprimerie où il commença à travailler à l'âge de 12 ans, en face de lui un gréviste de la même usine, aujourd'hui occupée. A travers leur discours, c'est toute l'histoire du mouvement ouvrier depuis un demi-siècle : des relations maître-apprenti aux cadences et vapeurs toxiques d'aujourd'hui... au milieu de tout cela la grève de 1936, ses espoirs.

A la demande des mineures, on parle de contraception, d'avortement ; il y a parmi nous des grands-mères, des mères de 4, 8 enfants qui écoutent ; elles ont « passé l'âge », disent-elles, « mais ont des filles, des petites-filles ».

On débat des douleurs de dos, des lumbagos : l'écolière à qui l'on impose d'être assise et courbée pendant des heures et des heures, et celle qui, quittant l'école à 14 ans, se voit obligée de soulever des paquets de plus en plus lourds, elles s'organisent, décident d'aller soigner leur dos ensemble à la piscine plutôt que de se mettre passivement entre les mains d'un kinésithérapeute, elles échangent noms, adresses, se filent des rancards.

Des radiographies sont examinées ensemble, l'aquarium illuminé nous sert de négatoscope (plaque de verre opaque, éclairée, servant à une meilleure lecture des radios) ; les questions se multiplient à la vue de ces photos intérieures de notre corps.

On évoque les problèmes de la médecine du travail, de l'hygiène, de la sécurité au travail à propos d'un monsieur brûlé au visage et aux mains en s'occupant de la destruction des ordures à l'hôpital.

... Et ainsi de suite tout au long de la journée de 8 heures du matin à 9 heures du soir, une salle d'attente bourrée de gens avides d'échanges. Certains nous quittent, emportant un paquet de tracts pour le distribuer dans leur quartier.

C'était les 13 heures sur la santé, les 13 heures sur la contraception, l'avortement, les 13 heures de la médecine du rêvée... en espérant qu'un jour enfin nous travail, de la situation économique actuelle, c'était les 13 heures de notre réalité réaliserons nos rêves.

Il y avait du soleil, un ciel bleu, dans ces rues ensoleillées, cheveux au vent, écharpe flottante, paquet de tracts sous le bras, on s'est offert le plaisir de déambuler, de flâner, d'accoster les passants : on est joyeux comme des gosses échappés de l'école, notre prison c'est le bureau médical, lâchés dans la rue, en grève, on est heureux, c'est un grève pleine de rires, une grève de luxe, une grève qui n'est pas une grève, c'est une action un peu solitaire qui n'a pas de nom.

Notre tract, nos paroles, nos allures, choquent les grévistes de la Néogravure prisonniers, non de leur usine, mais des mots d'ordre de leurs chefs s'syndicalistes :

— Mais... c'est pas une grève générale, c'est une grève nationale...

— Mais... c'est de la publicité que vous vous faites !

— Qui représentez-vous ?...

Pas très chaleureux... Heureusement, les contradictions existent partout et, avec la complicité d'un gréviste d'accord avec nous sans nous le dire, nous pénétrons dans l'usine, l'usine arrêtée, les locaux glaciaux où l'on se réchauffe entre deux belottes en faisant une partie de ping-pong. Tristesse. Ils prennent nos tracts, indifférents, fatigués, pas de discussion, pas de haine, rien ne se passe entre nous. La grève est dure.

Soudain, nous voilà poursuivis, coincés et conduits au quartier général du comité de grève : « Ici on est chez nous, il y a eu une journée « porte ouverte », maintenant c'est fini, dehors, d'ailleurs votre tract on est d'accord sur le fond, pas sur la forme... ». Discussion bloquée, ils nous étiquettent « gauchistes », on les classe « cégétistes », on sort par la petite porte, un peu k.-o. de cette violence.

Nos randonnées à travers la ville nous conduisent à l'hôpital en grève, dans les services, nous distribuons notre texte aux infirmières ; certaines décident de provoquer les médecins en affichant le tract dans le bureau, d'autres sur le chariot de la visite... Quelques échanges sur leurs conditions de travail et sur le rôle du médecin dans la société ; cette fois, il n'y a pas entre elles et nous le malade que l'on vient voir.

A propos de cette grève, les gens ont exprimé le désir de voir se multiplier les réunions...A lors est né un projet, celui de faire des « consultations-discussions » où l'un de nous resterait dans la salle d'attente et l'autre dans le bureau, espérant que, grâce à la discussion, beaucoup de gens ne sentiraient plus le besoin de franchir la porte du bureau, en espérant que les gens n'auraient plus besoin de nous mais exigeraient de nous les connaissances leur permettant de se soigner seuls, de faire taire le symptôme désagréable ou angoissant, sans en perdre la signification... et je rêve... je rêve d'une salle d'attente où je signerai simplement les feuilles de maladie (parce que cette signature de médecin, elle a encore un sacré pouvoir !), les ordonnances que les gens se feraient eux-mêmes, les renouvellements de pilule, les arrêts de travail...

Je rêve d'une salle d'attente où je ne serai plus qu'un moyen, qu'un instrument pour les autres et non plus une fin, non plus l'étouffoir clos du bureau où viennent dans un mouvement sans fin s'étaler aujourd'hui les vagues du désespoir et de l'impossibilité à vivre... et, si je continue de rêver, je vois une salle d'attente que l'on détruit ensemble parce que on a plus besoin de salle d'attente.

Françoise OURLIAC.

... Enlever les taches d'encre c'est pas commode, surtout dans l'imprimerie, et notre corrector on l'utilise par bidons ! C'est même plutôt incommodant le benzène, le toluène, le xylène... quand çà s'évapore sous le nez, y en a même qui dégueulent ou qui tombent dans les vap ! Encore çà c'est sur le coup, mais après les gaz vont agir jusque dans le sang et la moelle osseuse pour asphyxier les globules. Alors on te compte les globules tous les trois mois, souvent quand il en manque on se sent fatigué, on prend des fortifiants et pendant quelques jours, au lieu d'astiquer le nez sur la machine, on balaye l'atelier, çà permet de respirer un peu plus en hauteur, justement à la hauteur où ils font les prélèvement d'air, pour l'analyse, les jours où ça tourne au ralenti et que les fenêtres sont ouvertes...

... Si les globules dégringolent un peu trop souvent, tu deviens inapte (il y a trop de risques que tu passes en maladie professionnelle), alors selon les besoins en main-d'œuvre du moment, tu es apte au déclassement ou au reclassement ! mais parfois l'anémie est forte, rapide, tu es obligé de t'arrêter plusieurs semaines ou plusieurs mois ; dans ce cas, tu as intérêt à déclarer toi-même la maladie professionnelle tout de suite (numéro 4 benzolisme professionnel) pour pouvoir toucher les indemnités le temps de refaire tes globules, si la moelle osseuse peut fonctionner normalement...

... J'allais oublier, la médecine du travail et les comités d'hygiène et de sécurité s'occupent de la prévention des accidents du travail et des maladies professionnelles. Tu peux leur demander des informations sur la protection de la santé des travailleurs.

RACISME A CORBEIL

Il y a beaucoup de travailleurs étrangers à Corbeil ; c'est pourquoi je vous en parle :

Ils s'en posent des questions, ces étrangers qui viennent travailler en France pour des capitalistes racistes !

Les boulots les plus dégueulasses, à qui reviennent-ils ?

Aux travailleurs étrangers.

Perdus, tristes dans un monde irréel pour eux, aucune main ne leur est tendue, aucune parole gentille pour les remonter un peu.

Mais dans le même temps leur courage revient, car ils pensent qu'ils travaillent pour les leurs, et que dans quelques années, ils seront chez eux pour vivre paisiblement.

Dès qu'un étranger se présente pour une place, une hésitation d'abord se montre, un manque de confiance. Comment voulez-vous que le type ne devienne pas méchant envers ces êtres bestiaux que sont les autres pour lui ?

Ils doivent se soumettre ou se démettre. Ils succombent vite aux tentations sexuelles : ces types-là n'ont pas le droit de baiser. Ils sont noirs, jaunes ou arabes ou portugais etc., et n'ont pas assez d'argent pour se payer une fille, pourquoi ?

Parce que sa femme est restée au pays avec les enfants. Alors les travailleurs étrangers manquent d'affection. Qu'on le veuille ou non, la masse d'étrangers bien que parfois illettrée ou plus généralement pas instruite, ou plus exactement s'expriment mal en français, les étrangers ont la richesse de leur propre culture, et montreront le vrai visage de leur race.

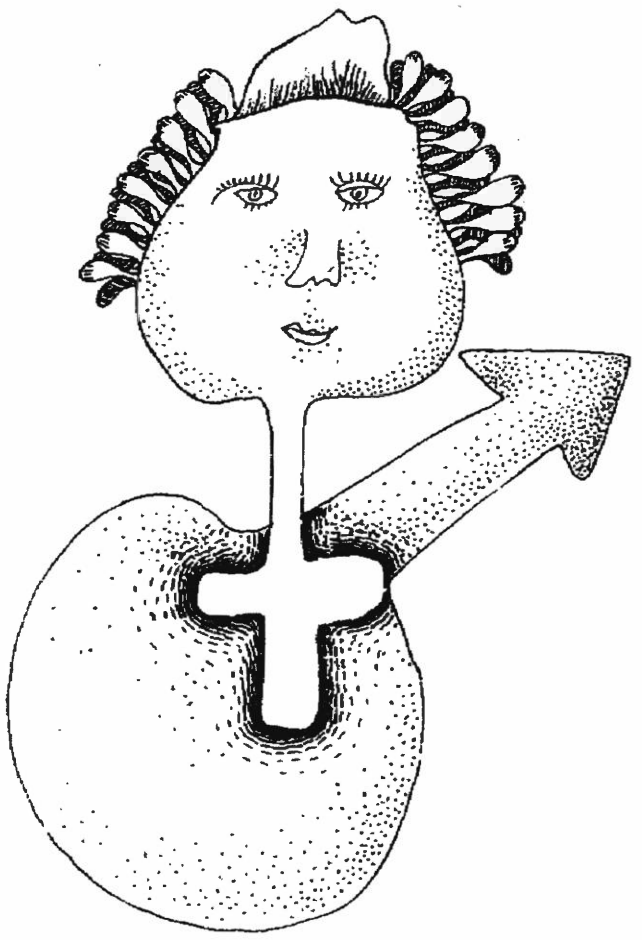
Un jour, il ne suffira plus d'acheter des gens à l'étranger comme des machines. Tout ce monde se révoltera.

Un jour, une amie noire prend le métro. Elle s'assied devant une visage pâle avec un enfant turbulent. « Si tu n'es pas sage » lui dit-elle, « la dame noire va te manger ». Alors ma copine la regarde bien dans les mirettes, et lui dit : « Madame, je suis végétarienne ! »

Un autre jour, j'aide la même copine à trouver du travail ; je me présente à sa place (je suis créole mais d'aspect blanche) : le patron m'engage. Mais dès que mon amie se présente tout de suite après moi, alors qu'il y a plusieurs places disponibles, il a le culot de lui dire que c'est complet et qu'il ne veut pas de négresse.

Un Arabe monte dans l'autobus, à Corbeil. Il s'assoit. Une femme monte à l'arrêt suivant et s'avance directement vers l'Arabe. « Tu vas me donner ta place, sale Arabe » comme si ce pauvre homme n'avait pas le droit de s'asseoir alors qu'il a payé sa place comme tout le monde. Je n'ai pu me retenir, et j'ai engueulé la bonne femme, et du coup tous les voyageurs m'ont soutenu. Le pauvre émigré avait la larme à l'œil, mais la nénette est partie à l'arrêt suivant. Le chauffeur n'entrave que t'chi.

Marie BONHEUR.



l'homonculus totalis

VIVONS~NOUS !

La lime qui grince sur le métal. Le marteau. La pince. Autour de moi l'atelier. Vide. Désert. Personne. La lime qui grince encore sur cette charmante petite bague qu'une dame montrera à ses amies en prenant le thé. Et ma tête. Vide. Une tête qui ne peut que rêver, délirer : je ne sais pas parler aux murs, et leur réponse serait narquoise. Et mon corps tout entier qui ne s'anime que pour cette charmante petite bague qu'une dame...

Je rêve des dialogues
Je rêve des désirs
Je vois des soleils
des arbres
des corps
qui enfin réveilleront le mien.

Je rêve des femmes,
des hommes,
je les mythifie, les rend inaccessibles : si par hasard j'en rencontre, au hasard de la vie et des dragages de pissotières, je les fuis, je me fuis, je ne sais rien faire de mon corps, que l'utiliser grâce à des mécanismes bien appris : je sais travailler, je sais faire semblant de faire l'amour, je sais être ce jeune artisan qui fait des bagues si charmantes.

Par ailleurs des amis. Quand même. Quelques-uns. On s'aime. On se respecte. JE NE VEUX PLUS QU'ON ME RESPECTE ! JE VEUX QU'ON ME CONTRAIGNE A PARLER, A RIRE. Assez de cette connaissance des autres qui fait que jamais on ne les pousse à aller au-delà de leur façade. Je veux sentir le monde comme une agression permanente et chaleureuse à mon train-train.

Bien sûr, si j'écris tout ça, c'est que c'est déjà un peu le passé. Mais quelle fragilité je sens dans ce mieux-être ! Je sais que si le dialogue cesse, si les rencontres sont rendues impossibles ou sont refusées, la non-vie reviendra avec son cortège de phantasmes, d'obsessions, de frustrations.

Parlons-nous ! Vivons-nous ! Globalement ! Je ne suis pas une multitude de personnages séparés les uns des autres. Je suis un tout et toi aussi.

FOUN.

Rubrique BOUFFE

« LES MERVEILLES »

Pour huit personnes : 500 g de farine, 4 ou 5 œufs, 100 g de graisse ou de beurre, une pincée de sel, eau de fleur d'oranger, 1 cuillerée d'eau-de-vie ou d'alcool, un demi-paquet de levure, 200 g de sucre en poudre, huile à friture.

Préparation : *Dans un saladier, mélangez la farine, les œufs, la graisse ou le beurre ramolli, le sel, le parfum choisi. Vous avez une pâte lisse que vous travaillez en la tapant vivement contre le fond du saladier. Vous pouvez ajouter à cette préparation un peu de levure ; sur la table saupoudrée de farine, étendez la pâte à l'aide du rouleau (un demi-centimètre d'épaisseur à peu près). Avec un verre, découpez-la en rondelles ou faites des bandes que vous entrelacez et jetez-les dans de l'huile à friture bouillante. Elles dorent rapidement. Retirez-les avec une écumoire et faites-les égoutter sur un torchon, puis saupoudrez abondamment de sucre en poudre.*

Viviane RAYMOND.

TRACTS

Le 30 mai 1974, au cours d'une réunion sur la contraception, organisée par la municipalité et par un groupe de médecins de CORBEIL, des tracts ont été distribués, qui nous ont beaucoup plu. Les voici :

La civilisation aujourd'hui donne clairement à entendre qu'elle ne tolère pas la sexualité en tant que source autonome du plaisir

« On retrouve dans tout ce qui touche à l'avortement et à la contraception les grandes lignes de la sexualité du régime, de sa « grande idée du bonheur » ! : curetage, sang, vengeance, agressivité vis-à-vis des femmes, refus de considérer leur sexualité comme autre chose que de l'animalité ». (Philippe NAHOUN : Le Plaisir entre les Principes).

C'est le gouvernement qui, avec la grande fraction rétrograde du corps médical, porte la responsabilité de quelque 500.000 avortements annuels, dans la mesure où il a opposé depuis plusieurs années le maximum d'obstacles au développement des techniques contraceptives.

QUELQUES MYTHES...

1) La sexualité ne commence pas avec la puberté. (Elle naît avec la vie et meurt avec la mort).

2) La masturbation est un phénomène naturel qui ne présente aucun danger.

3) L'homosexualité n'est pas une maladie.

La contraception ne représente pas pour nous une fin en soi, à travers la contracep-

TANKONALASANTE

OBJECTION DE CONSCIENCE

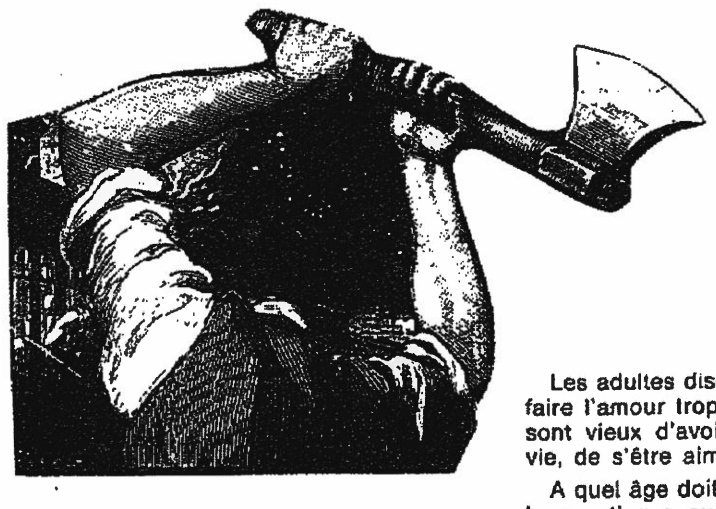
Un ouvrier de Corbeil, insoumis, risque deux ans de prison

Désireux d'obtenir le statut d'objecteur de conscience, mais manquant d'informations précises sur les formalités à remplir (il est en effet pratiquement impossible de connaître les termes d'une loi qui existe mais qu'il est interdit de divulguer), Claude GILARDI a adressé sa demande trop tard et s'est vu refusé l'application de cette loi. Actuellement, s'opposant à toute incorporation dans une unité militaire, il est insoumis et passible de deux ans de prison.
Comité de Soutien : CSOC 7 grande rue MONDEVILLE 91560 LA FERTE ALAIS Tél. 499.71.14

C'est sans surprise que nous apprenons les offres d'emploi de SECUREX dans notre département. Forte de son succès auprès des patrons du Nord, cette société recrute, pour son Service médical d'intimidation des travailleurs, des médecins chargés de contrôler les malades chez eux ! Même s'ils vous présentent leur contrat authentifié par le Conseil de l'Ordre des médecins, vous pouvez leur fermer la porte au nez et en aviser votre syndicat. (A suivre.)

TIMBRÉS

Nos amis philatélistes seront heureux d'apprendre le projet de lancement d'un timbre à la mémoire d'Alfred Jarry, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire du mémorable banquet qui réunit ses amis, parmi lesquels le sous-préfet de Corbeil. Qui se souvient du Père Ubu regagnant son Tripode près du barrage du Coudray avec sa canne à pêche à laquelle il confiait souvent le soin de le nourrir — ou bien juché sur sa bicyclette qu'il considérait comme un squelette extérieur permettant à l'humanité de dépasser l'évolution biologique par de nouveaux modes de locomotion ! Ce timbre représentant le plan du bitandem à voiles sera, à n'en pas douter, la plus ubuesque illustration de sa profonde pensée de nos temps écologiques. (Voir page 1.)



On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans...
Nuit de juin Dix-sept ans ! On se laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser,
Qui palpite là, comme une petite bête...

Arthur RIMBAUD.

tion, nous poursuivons « une formation » : la réalisation de nos désirs. Se former, s'informer pour nous, c'est se transformer dans la vie quotidienne. Se former, s'informer, c'est se désaliéner, c'est revitaliser le désir.

Toute notre éducation, comme « déformation », nous incite à reproduire des théories, des attitudes, des procédures, des tabous, une morale. Pour nous, les processus normaux d'éducation : rêver, fabriquer des choses, créer, imaginer, travailler sur ces résistances, parler, danser, jouer, faire la fête, prendre conscience de notre corps, dire, être, éclater, nous conduiront sur le chemin du plaisir assouvi,, d'être enfin nous-mêmes.

La contraception est donc pour nous une première étape de la réalisation de nos désirs.

(C.C.C.E.)

« Une très faible minorité de français et de françaises utilisent les moyens contraceptifs ». Les Journaux.

POURQUOI ?

Parce que pour utiliser des moyens contraceptifs efficaces, il faut avoir envie de faire l'amour dans la réalité et pas seulement dans les rêves.

Pour parler sérieusement de la contraception, il faut d'abord penser à quelques questions, et en particulier :

Pourquoi je n'ai pas envie de faire l'amour ?

Pourquoi ai-je peur du plaisir ?

Pourquoi ai-je peur de me poser ces questions ?

Que fait-on de l'enfant qui jouit de la vie de son corps en le découvrant, qui marche dans les gazons, écrit sur les murs, se caresse, se masturbe, crie, fait des dessins fous aux couleurs vives... On s'émerveille le temps de quelques instantanés Kodacolor, et puis on lui apprend à vivre. On le fait taire. On tue sa spontanéité. On lui apprend la peur du plaisir ou, pour le moins, le plaisir qu'il trouvait, pour pas un sou, dans la vie de son corps, on va le transformer et faire en sorte qu'il le trouve dans la réussite sociale, le pavillon à crédit (qui n'est pas pour soi mais pour les enfants d'ailleurs), la moto ou la voiture... La marchandise... Avec les « sex-shops » pour masquer l'insupportable et le commercialiser (dernière ironie du système !).

L'enfant, on le met en rang dans les cours d'école, on lui fait tracer ses dessins à la règle, on lui apprend à répondre aux sonneries de la récré, on coupe son temps en rondelles uniformément calibrées, on lui apprend la compétition dans les compos, ou leurs succédanés, ne pas perdre son temps, les horaires, les cadences, l'enfant rêveur est dangereux pour lui-même et pour son entourage... On brise la créativité, l'imagination au profit de l'efficacité.

Faire l'amour, c'est prendre du plaisir avec ses yeux, son nez, ses oreilles, sa langue, son sexe, tout son corps et celui de l'autre.

Faire l'amour, c'est inventer, créer, imaginer, parler.

C'est tout le contraire de ce qu'on nous apprend dans les écoles pour tenir une place dans le monde de la compétition, de la production et de la consommation.

Quoi d'étonnant à ce que la contraception ne soit pas utilisée ? .

L'heure vient de se poser la question : pourquoi suis-je rebelle à la contraception pour moi-même et pour mes enfants ?

G.A.R.C.E.
(dissous et reconstitué)

Les adultes disent que c'est mauvais de faire l'amour trop jeune. Regarde-les : ils sont vieux d'avoir été sérieux toute leur vie, de s'être aimé trop tard et mal.

A quel âge doit-on faire l'amour ? Poser la question a aussi peu de sens que de se demander à quel âge on doit respirer. La sexualité commence à la naissance et finit avec la mort. Les enfants apprennent dès les premiers mois de la vie à tirer du plaisir de leur corps. Ils jouent avec leurs mains, leurs pieds, leur sexe. Plus tard, ils découvrent le corps des autres. Ils peuvent même « faire l'amour » puisque, par exemple, le petit garçon bande comme un adolescent.

En général, les parents sont gênés lorsqu'ils assistent aux jeux érotiques de leurs enfants, souvent même ils proférent toutes sortes de menaces stupides : « Si tu te touches, tu seras malade, ton zizi tombera », etc... On ne peut reprocher cela aux parents qui sont eux-mêmes victimes de l'éducation absurde qu'ils ont reçue. Pourtant, ces attitudes sont très dangereuses, car elles perturbent gravement le développement sexuel de l'enfant. C'est en grande partie pour cette raison que les adolescents (es) sont si mal à l'aise avec leur corps et avec le corps des autres. Ils sont tiraillés entre le désir de plaire (les filles se trouvent trop grosses, ou trop maigres, l'acné désespère garçons et filles...) et la peur de la sexualité. C'est pourquoi si peu d'adolescents ont des rapports sexuels. Enfin, pour ceux et celles qui y réussissent, une foule de problèmes se posent :

— Comment échapper à la surveillance des parents ?

— Comment faire l'amour sans être enceinte immédiatement ?

— Comment trouver un endroit où l'on ne risque pas d'être dérangé ?

— Etc...

Les vacances qui approchent vont réduire pour beaucoup certaines difficultés.

On est plus libre, les parents sont absents ou moins sévères, il fait beau, on a la plage, les champs pour soi...

De cette liberté, nous devons bien sûr profiter au maximum.

Mais il faut nous en donner les moyens.

Chaque année en automne, des centaines d'avortements sont les conséquences des « amours de vacances ». Renseignons-nous sur les moyens contraceptifs.

Notre plaisir et notre joie seront d'autant plus grands que nous aurons l'esprit tranquille.

G.L.U.R.P.
(Section de Corbeil)

« — Tais-toi, si tu as quelque chose à dire, lève le doigt ; vous pouvez pas parler tous en même temps ! Tu as fini, toi ? Reste à ta place. Arrête de bouger ta table.

— M'dame, j'ai reçu une boulette. M'dame, il m'avait envoyé une craie.

Insultes entre eux : — P'tit con, fayot.

— T'as fini de remuer ? Vous pouvez pas rester tranquilles ? Ecoute ce que dit ton camarade.

— C'est pas mon camarade. M'dame, il m'a pris ma trousse. M'dame, vous rendez les interro ? M'dame, j'ai combien ? Combien j'ai ? Dites les notes !

— Toi tu exagères !

— Y en a marre, c'est toujours les mêmes qui prennent !

— Bien sûr, c'est toujours les mêmes qui s'agitent et embêtent les autres.

— Ras le bol, j'en ai ras le bol.

— Moi aussi ! Bon ! On arrête, on continuera quand vous serez tranquilles...

— Alors, qu'est-ce qu'on glande ?

— On attend que tu te taises.

— Y a pas que moi qui parle. Regardez, elle cause aussi et vous lui dites rien. Vous vous en prenez toujours aux garçons. Les filles, vous leur dites jamais rien. Regardez-la, elle arrête pas !

— M'dame, ils nous embêtent ; on continue ?

— D'accord ! Alors vous me donnez un exemple d'adjectif attribut du sujet.

— M'dame ! moi ! moi !...

— A quoi ça sert ? demandent les « mauvais élèves ». On n'en a rien à foutre.

On n'en fait pas assez répondent « les bons », on veut faire du latin ; en 5e A. Ils sont en avance sur nous. On n'aura pas fini le programme. Ma mère, elle, trouve que vous donnez pas assez de travail.

M'dame, vous devriez être plus sévère : on peut pas travailler ; y a trop de bruit. Punissez-les. Donnez-leur deux heures de colle ».

Les bons, les mauvais, ceux qui ont de bonnes notes, ceux qui en ont de mauvaises, autrement dit en langage professoral ceux qui sont intelligents et ceux qui ne sont pas doués. Ceux qui supportent, s'adaptent et ceux qui veulent en sortir, faire quelque chose d'autre que tuer le temps à coups de boulettes, de batailles navales, d'exercices qui ne les intéressent pas, et c'est long six - sept heures par jour, assis sans bouger.

Et entre eux... ils ne se ménagent pas, il y a le fayotage, les dénonciations, les affaires cachées, abîmées, les mal-dans-leur-peau tyrannisés par les autres, les astuces répétées sans fin, les gros ou les grosses accablés de tous les noms, les fiers à bras qui réussissent à se faire porter leur cartable, qui font régner la loi, les filles préférées par les garçons parce qu'elles sont mignonnes, les moches sans arrêt enfoncées dans la mocheté, les surnoms qui touchent juste où ça fait mal. Les grandes amitiés, les haines cruelles. « Attention ! Je te bourre la gueule ! Tu vas voir tout à l'heure ». Les bagarres, les clans, une vague solidarité des bons élèves, des privilégiés qui se sentent au-dessus du panier, au fond les paumés, ceux qui ont des noms étranges et bien du mal à écrire. Alliances, bagarres, ça se fait, se défait.

Il y a des hit-parades qui circulent du côté des filles pour mesurer la cote des garçons « sympa, beau, moyen, pas bien », des photos de femmes à poil, les plaisanteries sur une telle qui va avec un tel ; sur les tables des cœurs et des bites gravés ; à la récré, des filles qui restent enfermées dans le W.-C. pour pas que les garçons les touchent ou pour pas être obligées de leur faire la bise, le bonnet qu'un garçon a caché dans son slip et que la propriétaire doit récupérer. Tout ce monde se débat, amour, amitié, peurs immenses, cruautés raffinées, la naïveté et la connerie.

Classe difficile, classe à problèmes avec beaucoup de gosses à problèmes, avec beaucoup de gosses aux noms étrangers, classe qu'il faut tenir. Pourquoi entrouvrir la porte qui laisse passer la colère, le dégoût, l'agressivité qui restent enfermés quand ils ont peur du prof ? Pourquoi mettre à vif les conflits ? Le piège est obligatoire. Faut-il y mettre de l'huile ou le laisser grincer ? De toute façon, ces gosses-là, ces inadaptés de l'école, ils ne le supportent pas. Où est leur place ? Où est leur choix ?

« Vous au moins, Madame, vous êtes payée pour être là, mais nous on n'a rien, on devrait être payé aussi ».

Et ben oui ! Je suis payée, je suis fonctionnaire et je me pose des questions : quitter l'éducation nationale ou y rester ? Je sais pas encore où est ma place.

CLEO.

AU SUD DU SUD

Une fois un illusionniste
avec trois sourires, deux fromages écologiques et une pensée mao
m'avait offert des illusions de révolution
Je l'épousais filigramme de drame
on défrayait la chronique locale
ça déferlait en scandale
Spectacle de 14 juillet décadent
pétards et feux de bengale
nous mimions à l'intérieur de la forteresse que nous avions bâtie
la révolution du Grand Soir.
On se regardait dans les mains dans les yeux le nombril
on y voyait pas seulement du bleu mais aussi des mauves jaunes
qui faisaient des fleurs éclatées et du bruit beaucoup pour rien ?
c'est sûr pour le plaisir
des cris comme des chants de flûte bambou.
On était militants de Reich prénommé Wilhelm
forts en math des courbes orgastiques
on se lançait des fleurs couleur du temps des saisons
on se voyait encerclés de pas bien malins sans yeux oreilles ni joie au cœur
de pas beaux persécuteurs
On se sauvait on s'en cachait on s'enroulait
ne nous déchirez pas
on s'est étiolé
le jour où l'illusionniste devint
subitement sourd
d'avoir reçu dans l'oreille droite
un cri de petite fille venu d'ailleurs
un talon de carnet de chèques usés
et une bétonneuse.
Ses voix intérieures lui donnaient des coups de pieds au cul
il s'est mis à travailler du chapeau bonsoir monsieur madame
et comment allez-vous je vous envoie ça en double exemplaire.
Il prit des mesures du matin au soir puis du soir au matin autant dire
qu'elles étaient draconniennes
blindd sa porte avec une tarjette ancienne
et sifflotta des chansons mièvres
Un jour que je l'entendais chanter
mettant l'oreille à sa porte j'y mis l'œil aussi.
Je vis l'autre visage que je ne voyais plus celui de l'illusion et des
sourires d'antan
et je compris à un mouvement de son oreille qu'il entendait encore
et travaillait là
à parfaire un filtre sélectif à sourderie
destiné à un usage très précisément précis.
Sûr que toute cette machinerie était faite à ma seule intention.
C'était tellement d'amour que de ce jour
je l'aidais à mettre parfaitement au point La Machine
jusqu'au bout je la testais, elle n'eut progressivement plus de faille
comme il l'avait désiré
elle était au point tel que pas même une balle dans ma tête il aurait
entendu je me tirai
Dans ces même jours
un peu plus à l'est
des docteurs se mirent à rêver tout haut de ne plus vendre de
l'illusion de santé dans des boîtes emballage labo à 23 balles
le quart d'heure
je m'acoquinais avec eux
on jouait tour à tour les assistantes sociales, les
employés d'avortoirs, les militants politiques armés de tracts bizarres,
les dames patronesses d'atelier de peinture pour enfants
au sortir des écoles, les Mlf vaincra, les analysants de
groupe balint à nœuds papillon, les dévoreurs de couscous
à la menthe, les prêtres ouvriers, les organisateurs de fêtes
foraines, les papas gâteaux, les justiciers de sécurité sociale,
les prophètes de vie meilleure, les journalistes
et tiens tiens pourquoi pas...
à ce petit jeu
on en entendait de vertes et pas mûres
j'avais encore dans les oreilles un doux ronron
celui qu'il m'avait fallu ronronner sur feuille blanche
observation pratique médicale enseignée recrachée
les jours de passage dans l'année prochaine supérieure.
ART. I
un MALADE quand il entre dans le cabinet médical est un malade
moi c'est le docteur donc
asseyez-vous
ART. II INTERROGATOIRE s'allume le voyant rouge page I
Histoire de la maladie en a petit b petit c
début facteur tromatic déclencheur c'est parti
ACTUELLEMENT le malade est malade
NE PAS LAISSER LE MALADE SE PERDRE DANS DES DETAILS
INUTILES
SI VOUS LAISSEZ FAIRE ILS VOUS PARLENT,
VOUS RACONTENT TOUTE UNE VIE
vous font perdre un temps précieux time is monney
NE VOUS LAISSEZ PAS MENER PAR LE BOUT DU NEZ
MENEZ l'interrogatoire, triez guidez allons à l'essentiel
ART. III Examen du malade
appareil par appareil, ne rien oublier
sauf justement que ça circule entre les appareils, dans la parole du mec
qui te parle là
le malade ne connaissant pas l'anatomie, fantasme son corps
cela ne doit pas vous intéresser. Un doc lui connaît l'anatomie
et ne fantasme plus le corps
donc appareil par appareil mise en pièce en morceaux et la tête et le bec
la mise en pièce en morceau, c'est pas un fantasme
C'EST LA REALITE DE LA MEDECINE
ENSEIGNEE A LA FACULTE
c'est plus commode si ça ressemble à une machine et si ça dit juste le
nécessaire pour entrer dans un chapitre au plus juste
pièces et morceaux muets de préférence à la limite précision d'horloge
Allez mec, récite le chapitre de l'ulcère
qu'après je récite le traitement bien très bien
Horaires des douleurs ? avant ou après les repas
— doc, j'fais les trois huit
détail inutile, vous devez bien manger quand même
— doc, j'mange jamais à la même heure
on s'en fout mon brave, tu ne m'aides pas beaucoup, vers quelle
heure tu as mal
— doc, les semaines où je suis de nuit, j'ai mal toute la journée
ce boulot, ça me donne envie de dégueuler tellement ça pue le colorant
bon, on va faire une radio et une formule sanguine, histoire de
préciser le diagnostic
— doc, le petit a de l'asthme, il nous fait une de ces vies
on est obligés de ne pas travailler dans la même faction avec ma femme
faites les analyses, revenez me voir.

Eh Doc, débranche ton filtre à sourderie savamment et patiemment étudié.
Tire les œillères de là devant.
Ouvre le bec, raconte ta fonction de boîte à malice - ferme-la.
si t'écoutes les détails inutiles, tu sais que c'est ton traitement
que tu vois devenir dérisoire inapplicable inefficace impossible
tu t'déprimes
c'est pour ça qu'on t'a appris à être pire sourd comme celui qui
ne veut surtout pas entendre
comprends l'intention : le seul corps que la médecine protège
c'est le corps médical.
Moi non plus, ils veulent pas que j'éclate de mes fonctions
ils veulent que mon nœud papillon ne se froisse pas et ne prenne pas le
vent.
En même temps qu'ils me donnaient, mes maîtres,la possibilité
d'entendre entre quatre murs tout ce qu'on ne raconte qu'à son doc
ils m'ont donné La Machine, celle que croyait inventer mon pote
à être sourds bien sélectivement
celle à n'y voir que du bleu vaccin du scandale journellement entendu
et même le secret professionnel en vaccin du scandale crié publié
ne retenir que l'essentiel au diagnostic et au traitement
l'essentiel au verdict
pour ma santé bonne à moi
pour ma carrure
pour ma carrière
une machine bien fignolée à être sourd à ce qui nuit
à la bonne marche de toi qui marche
comme tu peux quand on te fout des bâtons dans les pattes
pour que je puisse rester assise et faire carrière
et de la graisse et des gros sous
et puis courir dans ma voiture à ton secours
moi la sauveuse, enfin vous voilà doc
avec mes boîtes d'illusionniste
emballage labo couleur dedans ça fait c'qu'est marqué sur l'étiquette
c'est trop d'honneur. Merci messieurs
à perfectionner les machines à faire les sourds
à faire les sous
à clouer le bec
à aller à l'essentiel le vôtre
à observer chosifier et conclure et répondre
papier blanc tamponné voilà madame
bonjour chez vous
mes oreilles battent pavillon, je suis une
éléphante dans les magasins de gouttes fortifiantes
calmantes tassantes au compte-goutte
j'entends et je vois.
Vos machines servent à protéger votre pouvoir par
l'illusion d'un savoir
et moi ne pouvant plus ignorer que ma partie Ouest
aidait à la construction de la machine à sourderie
sélective
tandis que ma partie Est s'acharnait à la détruire
pour ne pas me séparer par le milieu tout net
et y perdre le Nord
je mis le cap vers le Sud
à force de ne pas me précipiter avec mes gouttes
ou mes imprimés arrêts de travail, mes examens
complémentaires, ma face de je te soigne c'est moi
le doc,
à force d'ouvrir mes yeux et mes oreilles
j'avais eu le temps de comprendre
que la face cachée de la douleur
c'est parfois un rêve-révolte en souffrance
quelque part.
et toi Doc à quoi tu rêves.

Joelle Molina.

hello, I love you

Voilà quelque temps, je suis tombée sur un article, à propos du bouquin de Jim Haynes, « Hello, I love you ».

Ce soir-là, j'ai commencé par prendre un miroir et, pour la première fois, accroupie sur mon lit, j'ai regardé mon sexe. Doucement, j'ai écarté les lèvres, tiré la peau lisse pour connaître mon clitoris, et laissé descendre mon doigt le long de l'ouverture de mon vagin. Emerveillée par la réalité de mon propre sexe, toujours face au miroir, je l'ai caressé longuement. Je me réjouissais de son mouvement, de l'ouverture et de la fermeture de la vulve, de la goutte blanche qui a perlé au moment de l'orgasme.

Le lendemain, dans la rue, à mon boulot, dans le train, je pensais à ce sexe si présent et j'avais envie de dire à chaque femme de prendre un miroir et de faire ce que j'avais fait. Quand un homme, le soir, « en riant » a dit que moi je n'avais rien, j'ai été furieuse et j'ai beaucoup insisté sur la réelle dimension du sexe féminin.

Puis, j'ai trouvé le bouquin de Jim Haynes et je me suis sentie vraiment bien en le lisant, de mieux en mieux. Et c'est parce qu'en lisant ce recueil de témoignages, j'ai trouvé une aide et un apaisement, que je commence à ressentir la nécessité de parler. Il n'y a guère qu'à son médecin, sous caution de 25 francs, qu'on peut parler de sexe. Et encore ! du sien, pas de celui du médecin !

A présent je me dis que si nous nous parlions, à travers nos mots, nous trouverons chacun une force.

Car il faut que se brise le silence.

Car on ne doit plus obéir à cette loi.

Car se taire est maintenir l'énergie dans un moi qui ne veut rien dire sans les autres.

L'énergie, la plus belle peut-être, qui est en nous.

La plus puissante, je soupçonne, puisqu'école, église, partis et groupes s'acharnent à l'ignorer, à l'étouffer et s'aiguiseront de leur grande peur pour nous empêcher de nous aimer.

Car le jour où l'on s'aimera librement, aïe !

CHRISTINE.

Betty Dodson, artiste érotique :

Je recommande la masturbation. C'est notre premier style de vie sexuelle. C'est comme ça qu'on apprend à devenir des êtres sexuels et à connaître nos réponses sexuelles...

... A présent je me masturbe parce que je sais que la masturbation est une partie essentielle et intégrale de la sexualité humaine...

. . . . . .

On effleure à peine la surface de la sexualité féminine. Nous, femmes, en connaissons peu sur nous-mêmes, alors comment les hommes peuvent-ils savoir quelque chose sur nous ? La sexualité féminine est une frontière, et si on l'explore, on pourra s'occuper de l'art de baiser entre égaux...

A.S. Neil, « Libres enfants de Summerhill » :

Je ne connais aucun argument contre la sexualité juvénile qui tienne le coup. Pratiquement, tous les arguments contre — qu'ils soient d'ordre religieux moral, conventionnel, pornographique, ou qu'ils relèvent de l'arbitraire — sont tous basés sur des émotions réprimées ou la haine de la vie...

Beverly Barnes, professeur et thérapeute de groupe :

J'ai eu une fois une expérience avec cinq hommes, mais ils l'ont mal vécue. Je pense que c'est la partie homosexuelle qui les a dépassés. Ils ont cru qu'ils devaient être en compétition pour avoir la seule femme au lieu de s'aimer entre eux...

EXTRAIT de « Hello, I love you »

ALMONDE EDITIONS

2, impasse Lebouis, PARIS (14e)

(20 F frais d'envoi compris)

Amour, dans la définition classique, implique une idée de propriété. « Je t'aime » — par conséquent, tu m'appartiens, je te possède. Personnellement, c'est la liberté qui m'intéresse, et pour moi « amour » signifie : je te respecte, tu me plaîs, tu me tiens à cœur. J'aimerais partager avec toi mon corps, mon énergie, mon temps, ma vie. Je veux devenir ton ami. Certainement, faire l'amour n'est qu'une façon plus profonde de dire « hello ». Pourquoi ne pas le dire chaleureusement, tendrement, ouvertement et sincèrement, à tous ceux que nous rencontrons. « On ne peut pas faire l'amour, on ne se connaît pas assez », pourrait donner place à « faisons l'amour, j'aimerais te connaître ».

Quand nous disons « je t'aime », nous accentuons souvent la première syllabe. *Je. Je* t'aime, *je* suis important, *mes* besoins viennent en premier. Alors qu'il faudrait dire je *t'aime* », toi tu es important (e) pour moi, j'espère que tes besoins sont satisfaits, ton bonheur m'importe. Je suis heureux quand je sais que tu es heureux (se) !

Il n'est pas question d'oublier notre sexualité animale : elle est presque continuellement en ébullition à la limite de notre façade publique. Pourquoi ne pas la prendre en considération ? Pourquoi en avoir honte ? en avoir peur ? Pourquoi ne pas l'accepter, pour pouvoir l'honorer, la célébrer et l'utiliser ? Le désir charnel est encore trop souvent décrit « un appétit luxurieux et condamnable » (mais par qui ?), « l'expression des tendances animales de l'homme » (pourquoi pas ?), et en tous cas, considéré comme excessif (excessif ?). Si l'amour est altruisme, le désir concerne le soi. Mes besoins, mes désirs sont importants. Je sais qu'ils extistent. *Je* te désire, et l'accent cette fois est mis sur le *je* (ou le *nous*). « Je te désire charmant être sensuel, toi ! Me désires-tu aussi ? ». Un peu de bon vieux désir n'a jamais fait de mal à personne !!!

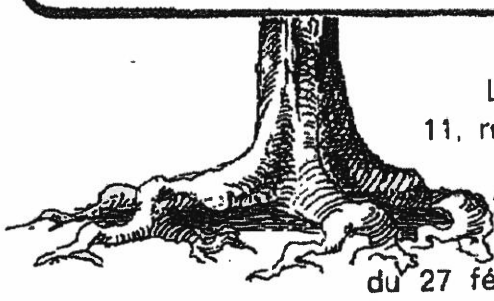
Tant de problèmes dans le monde pourraient être résolus si nous avions tous des amants. S.V.P., contribuez à résoudre les problèmes globaux de notre planète : DEVENEZ L'AMANT DE QUELQU'UN AUJOURD'HUI.

Jim HAYNES.

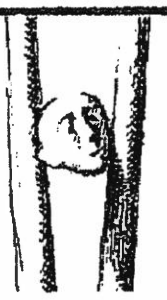
MATINS TROUBLANTS

Nous aurons des matins troublants
Ne sachant plus bien qui nous sommes
Nous aurons des matins déteints
perdant peu à peu notre teinte.
La vie semblera hors d'atteinte
Et resterons vides nos mains.
Attendez je veux que ça chante
Attendez tout n'est pas fini
Le matin rythme avec la nuit
Je suis et je romps toute attache.
Je fais éclater mon corset
Et mon corps liquide s'étale
Et je suis entre deux allées
Et les ailes occipitales
Sur ma tête sont ce soir poussées
et font du vent bleu à ma tête
Le cheveu est frais et léger
Les balançoires-pâquerettes
Les épis noirs frais repassés
Les catastrophes à roulettes.
Les épicières compassées
Se déroulent et s'enveloppent
Dans la mémoire du passé
Enfin je me dis : Galipettes
Je me ramasse, plie mes genoux
Et lentement je roule en boule
La pente est douce
Je me laisse aller
Je suis la sphynge sybilline
Je ne dis plus ce que je sais.
Et si mes tristes yeux me trahissent
Je ferme mes paupières grises
Sur ma tête on marque « Fermé »
L'inventaire du sac interdit
Il faut le remettre à plus tard
Il ne faut pas savoir au juste
Pourquoi tout n'a pas été dit
Il ne faut pas savoir au juste
Pourquoi on nous a interdit
De lire à voix haute la vie
Il y a des mots qui nous écorchent la cervelle, la langue,
L'oreille
Il y a des mots qui ont une saveur pareille
A celle qu'on nous démolit
A coups de chimie et d'hormones
Il ya des mots qu'on marmonnent et qui
Salissent le palais
Et s'il fallait plus qu'on parle
Et s'il suffisait de toucher
Avec le doigt avec la langue
Et s'il suffisait d'embrasser
Et s'il suffisait de s'étreindre
Et s'il suffisait de s'aimer.

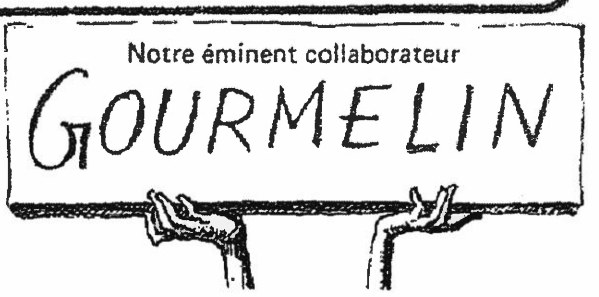
Edith



La Galère
11, rue du Dragon
Paris 6e
222-42-72
présente
du 27 février au 20 mars



Notre éminent collaborateur
GOURMELIN



LE MONDE DE L'ENFANCE

Dans le courant de l'année dernière, le Musée des Arts Décoratifs a organisé une exposition de littérature enfantine sur le thème : « L'enfant et les images ». La troupe « Le Fil d'Ariane » animait l'exposition dans des conditions difficiles.

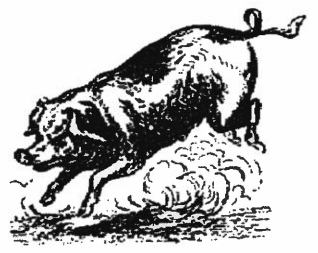
Comment, dans cette bousculade, les enfants de Corbeil ont attrapé le virus ? Cela reste un mystère. Quoi qu'il en soit, la semaine suivante, il m'a fallu relouer un car, et repartir avec une quarantaine de gosses alertés par les petits copains. Il est curieux de constater à quel point l'information circule bien parmi les enfants.

A partir de là, on ne s'est jamais arrêté. 96 enfants de 4 à 12 ans au Centre Social et dans toutes les bibliothèques pour enfants, ont monté un spectacle et joué au Centre culturel. Cette année, je travaille avec un comédien, François Frapier.

L'année précédente, chaque groupe avait inventé sa propre histoire. Cette année, j'ai écrit, pour tous les groupes, les grandes lignes d'un texte dont ils font ce qu'ils veulent. C'est peut-être ma manière de communiquer avec eux. Je leur propose une histoire écrite pour eux mais, avec derrière, mes idées d'adulte, ma propre vision du monde, ma logique. Eux la remodèlent et réagissent devant les mêmes situations, avec leur personnalité.

L'histoire commune à tous les groupes doit nous permettre de donner une unité au spectacle et de travailler avec chaque groupe sur les mêmes bases.

En résumé, le texte écrit pour les enfants raconte une révolution des animaux d'Afrique. Ecœurés par la façon dont on les traite, les animaux arrêtent tous les hommes, y compris Tarzan qui servira d'interprète. Le lion annonce aux hommes que pour mettre fin à la chasse, et sauver leurs espèces, les animaux décident d'emprisonner tous les hommes. Mais comme les bêtes ne sont pas inhumaines, les hommes ne seront en cage que le temps du voyage, ensuite ils seront relâchés dans un parc naturel. Le voyage se passe mal pour les hommes qui tombent malades, tous exceptée la petite amie de Tarzan. Celle-ci, qui craint de se retrouver avec des étrangers en parc naturel, fait semblant de tomber malade. Le vétérinaire les ausculte et décide de les expédier dans un grand hôpital où un animal de renom a pris le poste de grand professeur. Celui-ci accueille les hommes et découvre une grave maladie psychologique à la petite amie de Tarzan. L'hôpital n'est pas non plus une bonne solution pour les hommes. Ils y sont traités comme des enfants. Un fou qui, jusqu'à maintenant, n'avait pas pris la parole, entre en jeu. Il se révèle un peu sorcier sur les bords et sussure aux hommes qu'il peut opérer un transfert des maladies dont chacun souffre sur le médecin. Le plus difficile est de convaincre la petite amie de Tarzan qui croit en la médecine de son pays. Tout se passe bien, le professeur devient complètement gâteux et, dans la panique qui s'en suit, les hommes se sauvent. Malheureusement, en Europe, c'est la débâcle. Les animaux domestiques se sont révoltés. Le cochon en tête hurle : « Ce n'est pas une vie de travailler sans cesse pour finir dans une charcuterie ». Les grands de ce monde négocient avec le lion par l'intermédiaire de Tarzan. Le lion exige que les hommes deviennent végétariens. C'est l'impasse dans les négociations. Le fou sorcier revient en scène en déclarant que la nature lui a fait parvenir un message.



Puisque, dans cet immense foutoir, ni les hommes, ni les animaux ne pensent pas à préserver leur équilibre, la nature leur envoie un déluge qui noiera tout. Les hommes et les animaux construisent alors un grand bateau à voile. Le grand professeur devient cuisinier et guérit même de sa maladie psychologique. Ce qu'il va advenir des hommes et des animaux n'est pas prévu par l'auteur.

Le groupe de Corbeil-Centre comprend deux tranches d'âge distinctes. Les petits de 4 à 6 ans et les grands de 10 à 12 ans. Les petits reconstruisent l'histoire. Le parc naturel est devenu un cirque fabuleux où les animaux tiennent un orchestre et où les hommes font un numéro spécial : ils pondent des œufs. Les grands font des recherches d'expression corporelle à partir des poèmes qu'ils choisissent eux-mêmes. Ces poèmes soutiendront l'action des petits trop difficile à mener pour eux. Ils font également une critique et une réflexion sur les thèmes abordés par l'histoire.

Les petits s'amusent énormément, les grands prennent de plus en plus de responsabilités. La semaine dernière, un garçon et une fille ont délogé une secrétaire du Centre pour taper leur texte à la machine et les petits ont inventé des costumes géométriques assez surprenants.

A Montconseil, un groupe énorme qui a eu du mal à trouver sa cohésion. Maintenant, leur histoire est réécrite. Le début est proche du thème initial, mais la fuite de l'hôpital entraine les hommes dans une île déserte où le sorcier dresse des murailles. La punition de la nature est une noyade des animaux et une descente aux enfers pour les hommes. Le sorcier sauve tout le monde et c'est la fête. Nous arrivons maintenant à perfectionner cette partie de l'histoire à partir des réactions des enfants appuyant sur le côté fantastique de la scène. Par exemple, ce dernier mercredi, en partant des cris émis par les enfants, nous sommes arrivés petit à petit à faire bouger les corps en fonction des sensations traduites par les cris ou les bruits, puis au jeu de groupe où le cri et le corps étaient le moyen de communiquer aux autres la nature de son émotion. Ils arrivent à l'utiliser dans leur histoire, cela doit donner les résultats intéressants. Ils y arriveront.

La Nacelle, c'est autre chose. Ils se sont très vite complètement écartés du thème de départ. La révolte des animaux est devenue une vraie révolution très organisée et très bien menée. La poursuite des hommes se fait dans un car équipé d'une radio les reliant au P.C. qui n'est autre que l'hôpital. La lutte entre les deux camps est violente. Dans les négociations, chaque clan dénonce sans indulgence les contradictions de l'autre. Ils se dévorent entre eux, se coupent en morceaux et, avec une grande machine, reconstruisent un monde nouveau où les animaux et les hommes cohabitent. Grand élément de contestation de certains parents : on fait du bruit. On continuera à en faire parce qu'après six heures d'école, on a bien le droit de se défouler un peu.

Moulin Galant, c'est le gros problème. Pas de salle, on est dans une bibliothèque où il faut faire silence. Les gosses vont décrocher un jour ou l'autre. Pourtant, ils sont les seuls à avoir compètement rejeté mon histoire. Elle ne leur plaît pas. Ils ont choisi un autre conte, canadien et, comme par fait exprès, ils le montent en comédie musicale. Le problème !

Tout cela doit aboutir à un spectacle. Pour nous c'est important qu'ils réalisent quelque chose de bout en bout et qu'ils essaient de le faire passer à un public. L'expression théâtrale n'est pas uniquement spontanée. Elle s'appuie aussi sur des techniques qui s'apprennent et se manient. L'essentiel étant de considérer la technique comme une aide et de retrouver très vite le naturel et la liberté dans l'expression.

Et puis, le principal, à travers toutes ces histoires, est de raconter ses rêves. Les miens, comme ceux des enfants, s'amalgament parce que chacun a droit au délire et moi aussi.

Nicole ERVY,

Tél. 496-01-46 le jeudi après-midi.

* * *

REFLEXIONS SUR MON ARTICLE

Je viens de relire l'article que j'ai écrit pour TK et je me rends compte à quel point il donne une idée fausse de l'atelier.

Il a l'air de faire croire que le monde de l'enfance est un paradis que l'on quitte quand on devient adulte. C'est faux. Je vous ai dit que le théâtre c'est la vie rêvée et je vous ai raconté uniquement les rêves que ces gosses expriment. Rien à voir avec leur vie quotidienne. Et justement, ce que je vis avec eux, tous les jours, c'est leur vie quotidienne. C'est aussi celle des parents que je ne vois pas ou peu. Quand on est adulte, on est trop occupé pour bien vivre avec son gosse, dans la plupart des cas tout ou moins. Et ça, je ne le raconte pas parce que je ne ferais que répéter de mornes réalités que tout le monde connaît.

Mais si je ne vous dis pas mes révoltes et mon écœurement devant « ces mornes réalités », c'est parce qu'il me semble que les grandes phrases et les belles gueulantes où on s'enivre en piétinant la société déconnante n'avancent à rien. Bien sûr que moi aussi je rêve d'autre chose, de parents qui auraient du temps à consacrer à leurs enfants, ne serait-ce qu'en oubliant un peu de s'abrutir devant la télé. Seulement voilà, il y a des gens et leur passivité devant ce que les conditionne. Il y a aussi l'Administration qui me paterne et ne pense qu'en chiffres, réalisations de prestige, en gestionnaire, quoi. Mais ne croyez pas que je démissionne. Seulement, le plus important pour moi, c'est le dialogue qui s'établit avec les gosses et leurs parents sur leurs difficultés et leurs désirs qui ne volent pas plus haut que les pâquerettes. Il n'y a que dans cette toute petite mesure que j'ai l'impression de faire bouger les choses. C'est peu, mais chacun doit vivre et militer à son échelle et dans son milieu. Le mien, c'est celui des gens, de la rue et de leurs réalités de tous les jours.

Et oui, c'est ça ma réalité ; une lutte obscure, de tous les instants. C'est aussi la contradiction permanente de vouloir la liberté d'expression et d'imposer des règles de fréquentations régulières, d'inscriptions, d'obligation de rester deux heures dans un même endroit. Pour noyauter tout ça, il faut de la patience et du risque parce que malgré tout, tant que les gosses sont là ils sont sous ma responsabilité, et la pression des parents sur ce sujet ce n'est pas rien. Et puis il y a ceux, nombreux, qui veulent de la discipline, et du théâtre comme dans leur temps, où on enfonçait un texte dans le crâne d'un gosse.

Vous voyez, ça n'a rien de passionnant tout ce que je vous dis là. C'est même souvent décourageant de vivre au jour le jour avec les problèmes des gens. Entre ceux qui ont « la manière » d'éduquer leur môme et ceux qui attendent du « spécialiste » des réponses sur l'éducation, on ne rigole pas tous les jours. En plus, actuellement, il n'y a pas un seul système éducatif qui tienne debout, tellement on est tous coincés entre nos désirs, et la réalité de cette tordue de société. Moi, je n'ai pas de solution, pas d'idées toutes faites, et je me refuse à me rétracter derrière des vérités stéréotypées, et les grandes idées qui ne font pas les grands gueuletons pour mes gosses d'émigrés. Quand on vit avec les gens on ne peut pas se contenter de ça.

Il faut bien vivre en attendant la révolution. C'est de ce cul-de-sac qu'il faut essayer de sortir, et les gens réagissent lentement. Ce dont je suis sûre en tout cas, c'est que je ne ferai rien sans eux et que je ne parlerai pas à leur place.

Voilà, je vis au milieu d'une masse terne et je fais un travail terne et moi aussi je suis terne. Pourtant je ne serais pas la dernière au premier coup d'éclat. Vivement que ça craque parce que j'étouffe dans ce voyage à pas de fourmis. Il y a même des moments où je traverse de grands coups de cafard, où je me dis que je ferais mieux d'aller m'enfermer dans un temple culturel où les animateurs prétendent posséder la Vérité, distribuent la Kulture et se foutent de la terre entière. Et je me dis aussi que je me trompe peut-être complètement, alors je veux bien qu'on me le dise.

Oui, c'est pas drôle tout ça. Mon article est plus optimiste. Mais c'est ça les deux visages de la vie d'un travailleur social. Entre nous, je vais vous dire, être travailleur social c'est être assis entre deux chaises et de se retrouver toujours le cul par terre. Je ne comprendrai jamais qu'il y ait des gens qui aiment ça.

N. E.

MINI-ENQUETE

Vingt-cinq élèves se sont prêtés à cette mini-enquête sur leur ville.

— 1) Aimez-vous la ville de Corbeil-Essonnes :

24 % aiment leur ville.

76 % ne l'aiment pas.

— 2) Pourquoi ?

A) Parmi ceux qui n'aiment pas leur ville, les principales raisons qui reviennent d'après l'enquête sont les suivantes :

— Beaucoup trop de voitures, de circulation.

— Beaucoup trop de « voyous », les enfants du quartier y semblent très sensibles.

— Trop de bruit.

— Trop d'immeubles.

— Trop de gens.

— Il y a trop d'usines.

— Il y pleut trop.

— On ne peut pas s'y promener tranquille.

La pollution semble tenir une part importante dans l'environnement de l'enfant.

B) Parmi ceux qui l'aiment :

— C'est bien... J'y suis né... La ville est grande... C'est une ville comme une autre...

— 3) Qu'est-ce que vous préférez dans la ville de Corbeil ?

Ce qui ressort le plus :

Ma maison, mon appartement, ma chambre, la piscine, l'école ! les commerces.

— 4) Qu'est-ce que vous préférez faire dans la ville de Corbeil ?

Jouer, faire du sport(foot, basket, hand, vélo, piscine, promenade, pêche, etc...).

— 5) Aimez-vous le quartier de « Montconseil » ?

On retrouve le même pourcentage de oui et de non qu'à la question numéro 1.

Les raisons du choix sont également identiques. On peut ajouter qu'ils trouvent leur quartier beaucoup plus sale que l'ensemble de la ville en général.

— 6) Comment souhaiteriez-vous que soit votre quartier ?

Plus beau.

Plus gai.

Qu'il y ait beaucoup plus de pavillons et moins d'H.L.M.

Que les bâtiments soient plus jolis.

Que l'air y soit plus pur.

Qu'il y ait beaucoup d'arbres, de verdure.

Moins de bruit, moins de circulation.

Qu'il y ait des attractions, des parcs, des petits chemins, qu'on puisse s'y promener sans danger.

— 7) Que manque-t-il surtout dans votre quartier ?

Des attractions, une belle école.

Des maisons de jeux.

Des manèges.

Des fêtes.

Le cirque, un cinéma.

Le soleil, l'air pur.

Des forêts, des parcs, des fleurs, des arbres. L'eau a une grande importance. Il y faudrait des rivières, des lacs, la mer !

— 8) Décrivez l'endroit où vous rêvez d'habiter ?

80 % à la campagne, dans un petit village.

20 % à l'étranger (souvent leur pays d'origine).

Citons trois rêves au hasard :

Sylvain rêve d'habiter à la campagne, qu'il n'y ait pas de voitures, mais des charrettes et des vélos. Il rêve d'un petit village avec de nombreux ruisseaux.

Mamar rêve tous les jours d'aller dans sa grande villa dans son pays l'Algérie.

Denis voudrait être au bord de la mer, dans un pavillon avec ses parents. Il n'y aurait plus d'école. Il ferait du bateau. Il serait très bien.

Viviane RAYMOND.

ah, tu travailles dans un h.p

« Ah ! tu travailles dans un hôpital psychiatrique ! »

Depuis un an, je suis stagiaire dans un hôpital psychiatrique. Ça m'est arrivé comme ça, une envie d'y travailler.

J'étais passée un jour, il y a quelques années par la moulinette psychiatrique et sans doute, grâce à la fois à des gens pas trop bornés et à ma propre envie et volonté d'être, je ne m'en étais pas trop mal sortie.

Mais avec une vague et curieuse envie d'être après de l'autre côté, celui qu'on dit soignant. Cette envie s'alimentait de mon désir de connaître et d'aimer les autres et d'un je ne sais quoi pas défini ni définissable qu'est la fascination qu'exerce sur beaucoup la maladie mentale, comme quelque chose qui vous angoisse parce qu'à la fois inconnue et si proche.

Donc j'y suis et il se passe depuis dans ma vie des choses curieuses.

Je rencontre des amis :

— Qu'est-ce que tu fais de beau maintenant ?

— Je travaille dans un H.P.

— Oh ! (petit frisson d'horreur ou d'autre chose). Avec les fous !... Ils sont comment, ils ont des crises, ils bavent, etc. ?

Je me fais draguer :

— Qu'est-ce que vous faites de beau dans la vie, ma jolie ?

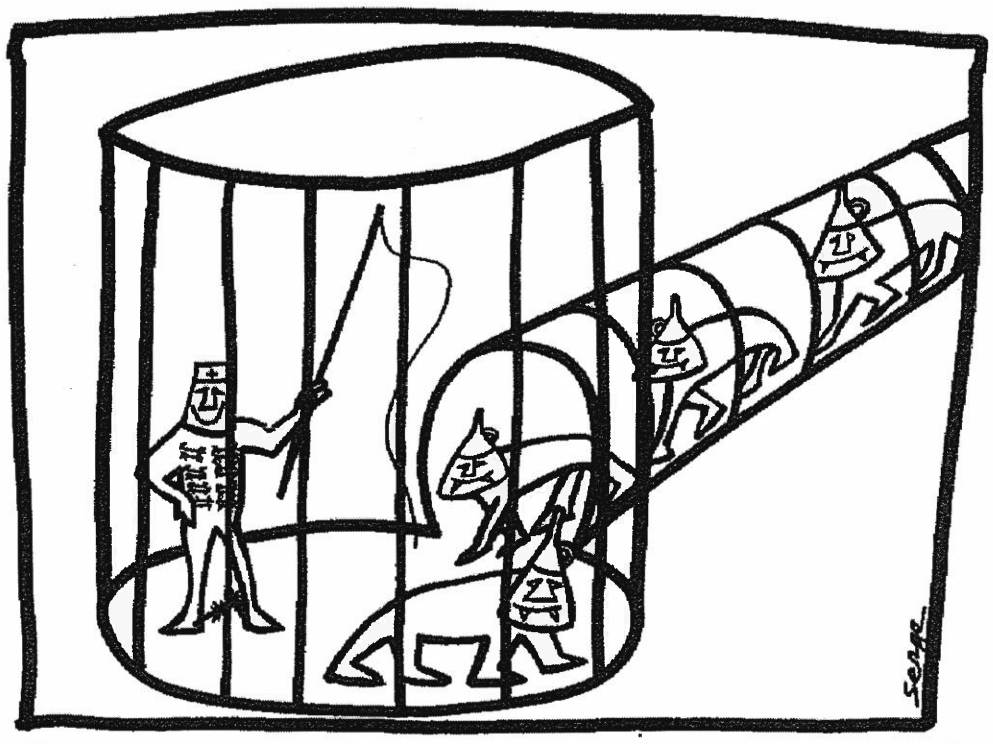
Même réponse : l'H.P., le petit frisson d'horreur, les questions, la suite classique de toutes les idées toutes faites sur les « fous ».

Au début, je répondais que ça n'était que rarement dangereux, j'expliquais que le « fou » ça n'est pas l'entonnoir sur la tête, pas Napoléon (enfin rarement) ; avec indignation, j'essayais de convaincre.

Puis, je suis passée à l'ironie, excédée par la monotonie des questions et des idées reçues : « Mais oui, ils sont dangereux, ils sont dans des cages, on leur donne à manger au bout d'une pique, c'est le zoo, quoi ! »

Piqués par l'ironie, certains réagissaient et acceptaient ensuite une autre vision de la maladie mentale, et je répondais aux questions qui venaient à la suite.

Au bout de quelques-unes, on se rendait vite compte qu'à la source, les gens sont tous pareils, mais que la vie, la famille, les échecs, le boulot, les traumatismes... Venaient les questions sur la sortie : « Ils sortent, oui, mais ils reviennent vite, trop vite. »



C'est en expliquant pourquoi ils revenaient si vite que j'ai compris l'inutilité de revendications telles que « il faut plus d'infirmiers, plus de lits, plus de secteurs ». On peut toujours « soigner » du mieux que le système vous le permet, si à la sortie notre « malade » retrouve la même vie, les mêmes frustrations, les mêmes pressions sociales et j'en passe, il reviendra encore et encore. Et il finira même par ne plus en sortir. Ça s'est imposé à moi cette idée que si on ne changeait pas la vie, la société, le travail, il faudrait bientôt mettre à l'hôpital de plus en plus de gens.

J'ai aussi rencontré de braves gens qui pensaient : « Tout ça, c'est des faibles, ça coûte à la société, ils sont inutiles... ».

Et je voyais poindre dans leurs yeux, à ces braves gens, des lueurs de meurtre au nom de l'économie, de la rentabilité...

Il y en a même qui, au bout d'un moment, voulaient tuer pêle-mêle les fous, les jeunes délinquants voleurs de voitures ou de mobylettes, les vieux qui déraillent, les asociaux, etc.

Donc les déchets, les marginaux, ceux qui ne produisent pas ou plus, ceux qui coûtent... Si dans leurs têtes de braves gens ils associent tout ce monde, est-ce un hasard ? Est-ce un hasard si tous ceux-là en sont là pour la même raison, « la vie » qui use, brime, détruit, ronge, étouffe, rejette ceux qu'elle a bien pressurés, la belle vie en vérité !

D'ailleurs, si ces braves gens les rejettent et ont peur de la maladie mentale (au point de ne pas vouloir, absolument, entrer dans un hôpital psychiatrique, même pour visiter, comme si ça s'attrapait...) c'est qu'ils voient là une image familière presque identique à eux, mais déformée, étirée, et que ce reflet déformé leur fait peur.

L'hôpital psychiatrique, c'est la reproduction caricaturale de la société, on y retrouve le résultat de toutes les tares de notre société capitaliste et bourgeoise, et plus j'y pense, à tous ces « déchets », plus j'ai l'impression de faire un boulot d'éboueur, de vidangeur, quand je ne colmate pas des brèches pour que ce qui reste d'utilisable ne s'échappe pas.

Je croyais être sortie d'affaire personnellement et plus j'y suis, plus j'y travaille et plus je sens que la frontière entre la santé et la maladie mentale est ténue, fragile, et plus j'ai le sentiment que tous nous passons notre vie sur une corde raide, seul le plus souvent, avec une vie de cons qui nous pousse pour nous faire perdre l'équilibre, et que pour beaucoup ça arrive trop souvent. Et j'ai envie de crier !...

Edith Mortara

gardes fous

1, RUE DES FOSSES SAINT-JACQUES — 75005 PARIS

GARDES FOUS
cinq numéros par an
prix du numéro : 5 F
l'abonnement : 25 F.
(ab. étranger : 35 F.)
CCP 34 069 80 LA SOURCE

Républicon

DANS « LE REPUBLICON » DU 17-12-74, SUPPLEMENT AU N° 12 DE « CHAMP SOCIAL », ON A BIEN AIME...

RACISME

Ce numéro spécial est destiné à tous et plus particulièrement aux travailleurs de l'Essonne. Il est une réponse des travailleurs sociaux en lutte aux articles diffamatoires parus dans l'hebomadaire LE REPUBLICAIN du 12 décembre 74. Ce torchon pose le problème de l'information et de son objectivité.

La réalité est dure. 58.000 lecteurs, dont beaucoup sont issus d'origine modeste, permettent, en donnant 1 franc, la parution de communiqués de groupes connus pour leur pratique contre les travailleurs, tels le FRONT NATIONAL et l'Association : « LAISSEZ-LES VIVRE. »

Vous souvenez-vous de l'affaire des gendarmes de Saint-Chéron ? LE REPUBLICAIN titrait à l'époque : « N'EN DEPLAISE AUX CENSEURS PARISIENS, LES GENDARMES ONT RAISON DE SE SERVIR DE NERFS DE BŒUF CONTRE LES VOYOUS ARMES QUI SEMENT LA TERREUR DANS LES BALS ! »

Il ajoutait dans l'article : « Entre une telle défense sans arme et celle ultime qui consisterait à utiliser le pistolet (réglementaire), le NERF DE BŒUF nous semble, quant à nous, un juste milieu. »

Les exemples sont multiples...

QUI DECIDE DE L'EVENEMENT ?

Hebdomadaire d'information ! C'est sous ce titre que l'on ose présenter dans la région le misérable amalgame de papier sale que représente « Le Républicain ». Avouez franchement qu'il faut le faire ! Le but de l'information est de faire connaître à la population ce qui se passe sans camoufler certaines données du problème. L'information doit permettre de comprendre objectivement les raisons d'une lutte, les buts d'un spectacle, le pourquoi d'une association ou de la décision d'une municipalité ou d'un parti politique, etc. Eh bien nous serions curieux que l'on nous donne un exemple où le répugnant « Républicain » a rempli ses conditions pour avoir droit au titre « hebdomadaire d'information » sans l'avoir usurpé. Bien au contraire, au fil des jours et des semaines, les soi-disant « journalistes » de ce soi-disant journal multiplient les infamies en insultant les travailleurs dont nous sommes fiers de faire partie. Insultes commises en déformant et en tronquant délibérément l'information. Ou bien encore en enfouissant les nouvelles importantes derrière des titres à scandale relatant les chiens écrasés de la semaine. Comme si la jambe cassée de Mme Dupont et le panaris de M. le Préfet étaient plus important que le licenciement de 2.000 personnes. Chez « Dynamic », il y a un an, ces messieurs parlaient de grévistes gauchistes et casseurs empêchant les autres travailleurs de gagner leur vie. Mais ils ne parlaient pas des conditions de travail, de salaire, de sécurité, du racisme envers les travailleurs immigrés et des commandos fascistes qui étaient présents chaque matin avec leur matériel de travail qui leur est propre lors de la grève de chez CRETE, on sortait de belles photos des nouvelles machines ultra-modernes, des avantages sociaux jugés excessifs par ces messieurs, que les travailleurs ont réussi à imposer par la lutte. Mais ils passaient sous silence les raisons pour lesquelles le groupe financier PARIBAS veut démanteler la Néogravure et organiser le chômage en méprisant ceux qui fabriquent l'économie d'un pays : c'est-à-dire les travailleurs. Mais il est bien clair que ce n'est pas un hasard si ces gens-là trompent la population de la sorte ; leurs intérêts étant diamétralement opposés à ceux de la classe ouvrière. Ces gens-là se sont engagés à soutenir un système que les travailleurs combattent depuis toujours avec force. C'est pourquoi ils cherchent à utiliser la division des travailleurs.

Mais force nous est de constater que les ouvriers s'aperçoivent de plus en plus du danger que représente la vie d'un tel journal. Soyons-en certains, l'imagination des travailleurs est largement à la hauteur de l'insulte hebdomadaire qui leur est faite, et leur clairvoyance leur permettra de jeter bas tout ce système pourri ainsi que les journaux qui le soutiennent, tel le Républicain pour la région de l'Essonne.

DES TRAVAILLEURS DE CORBEIL.

L' AVORTEMENT APRES LA LOI

L'avortement ou comment on peut être trompé par une loi :

Qu'a changé la nouvelle loi ? Si vous devez interrompre votre grossesse, avec un certificat de votre médecin, vous vous présentez à la clinique ou à l'hôpital et voilà ce qui peut vous arriver :

1° On vous accepte mais on vous fait la morale : « Vous ne devez pas oublier, Madame, que vous allez commettre un crime » !... et en plus on vous demandera un électrocardiogramme, une radiographie, trois jours d'hospitalisation et tout çà pour vous faire un curetage, car bien entendu, on n'a pas encore appris la méthode Karman, ou bien le matériel d'aspiration n'est pas arrivé, si même il a été commandé ! Et puis le curetage, c'est une excellente méthode de dissuasion, vous risquez de devenir stérile et il faut une anesthésie générale, tout cela augmente le prix et donc le bénéfice des cliniques, alors tout compte fait n'est-ce pas plus simple de partir à l'étranger : c'est pas plus cher, on ne vous culpabilise pas, vous repartez une heure après sur vos deux pieds, il y a moins de risque.

2° Ou bien on refuse votre demande car, à l'hôpital, le chef de service est souvent contre l'avortement et la loi lui donne autorité pour décider ce qui se fera dans son service. Et avec le mythe des « scientifiques », les bonnes femmes qui avortent, ce n'est pas intéressant pour le service, les articles de revues médicales ou les salons mondains médicaux ! « Et comment, Madame, la Science n'est pas là pour vous permettre de coucher à droite ou à gauche » !

Au total, la femme doit aujourd'hui comme hier, avant comme après la loi, se débrouiller comme elle peut pour trouver le bon médecin ou le bon chef de service. Il paraît que c'est une période de transition avant la parution des décrets d'application. Souhaitons que cette période ne dure pas longtemps, mais qui connaît l'esprit des hôpitaux et de la plupart des chefs de service a le droit d'avoir de sérieux doutes ; peut-être que les cliniques y trouveront encore des intérêts financiers...

✸

Au M.L.A.C. de Corbeil, après quelques mois de fonctionnement, nous nous sommes aperçus que si les femmes en arrivaient à l'avortement, c'était non seulement parce qu'elles ne connaissaient pas la contraception, mais aussi parce qu'elles n'étaient pas heureuses dans leur vie sexuelle, le refus de la contraception pouvant être parfois un refus de la sexualité. Sexualité refusée par la femme qui s'abrite derrière la crainte d'avoir un enfant pour se refuser à un mari qu'elle ne supporte pas, ou libération de la femme refusée par l'homme qui ne veut pas voir sa femme « offerte à tous ».

C'est ainsi que fut créé un groupe de discussion du M.L.A.C. où les femmes s'exprimaient et s'interrogeaient sur ces problèmes.

La première à prendre la parole est Geneviève, 14 ans, qui manifeste une grande curiosité pour mieux comprendre : « J'ai couché quelques fois avec un garçon et me suis retrouvée enceinte ; non, je n'avais pas vraiment envie, mais les copines disent qu'elles le font et que c'est chouette ; pour certaines c'est vrai, mais pour d'autres, c'est pour se vanter ; il y a le gars qui ne veut pas attendre, il y a aussi l'ennui. Que faire dans notre quartier de H.L.M. où l'unique café est fermé, où tout le monde s'ennuie ou se dispute ; alors, j'avais tellement besoin d'amour, alors un samedi soir...

Le rôle du groupe a été d'aider G. à parler, car tout ceci n'est pas facile à dire, on lui a dit nous aussi comment on avait vécu nos premières expériences sexuelles, ce qui nous avait semblé difficile, ce qu'on n'avait pas compris.

Ensuite, c'est Michèle qui parle, 20 ans : « Je suis chimiste, un métier masculin donc, cela me met mal à l'aise, je ne me sens pas à ma place ». Cette affirmation trouve beaucoup d'échos dans le groupe, beaucoup de femmes ont déjà éprouvé cette impression, et se sont demandé pourquoi elles ne pouvaient pas faire des tas de métiers, sont-elles incapables de faire des gestes « réservés » aux hommes : bricolage ; pourquoi se priver de moto si elles ont envie d'en faire ? Hélène ajoute : « Je me croyais incapable de bricoler, au début je me suis tapé quelques fois sur les doigts avec le marteau, maintenant je me débrouille toute seule et j'en tire une grande joie ».

« Mes parents ne voulaient pas me laisser sortir le soir », dit Yvonne « et mes frères plus jeunes, eux, pouvaient ; je me suis battu pour çà, n'ai-je pas le droit de sortir comme eux avec des amis, au lieu de faire la vaisselle, d'ailleurs, je me suis battu aussi pour que mes frères la fassent à leur tour, çà été difficile ». Maintenant, Véronique enchaîne : « Oui, quand j'étais petite, j'ai toujours voulu un train électrique, mes parents m'ont offert une poupée à la place, je leur en ai toujours voulu ; on me traitait de garçon manqué, et pourtant maintenant je me rends compte que je n'avais rien de manqué ; oui, je grimpais dans les arbres et me déchirais les jupes, mais qu'est-ce que j'étais : plus vivante et plus épanouie que mes camarades dont les parents étaient fiers parce-qu'elles étaient si « sages ».

... Beaucoup de femmes ont parlé de leurs complexes physiques : l'une se trouve trop grosse, l'autre a de trop petits seins, et pourtant ces deux-là étaient plutôt mignonnes et bien faites, mais dans leurs têtes était trop présente l'image standardisée de la « femme idéale ».

« Est-ce normal d'avoir envie de coucher avec un autre que son mari ?», se demande Yolande.

Tout une partie du groupe discutait des problèmes de contraception. « Je ne supporte plus la pilule » ; en discutant, on s'apercevait qu'elle avait envie d'un enfant ou qu'elle avait peur après avoir lu un article dans les journaux ou vu une émission à la télé.

On a parlé à cette occasion de l'expérience de la maternité, du traumatisme de l'avortement, de l'éducation sexuelle des enfants...

L'intérêt de ce groupe de parole a été ressenti par chacun des participants, non intellectuels mais issus du milieu ouvrier banlieusard : débloquer la parole, livrer sa propre expérience et se rendre compte qu'elle est commune, que beaucoup vivent dans la honte une expérience qu'elles croient à tort particulière.

Nous vous proposons donc de créer à nouveau des groupes de parole, hommes et femmes, s'adresser à Edith au 077-21-37 le soir.

Je suis un horrible phallocrate.
Je ne fais pas l'amour avec une femme, je la viole.
Je n'accepte que les tâches viriles.
Je suis hautain et imbu de ma supériorité.
Je te maintiens dans un état de soumission culturelle.
Je t'impose mes idées, mes pensées, mes désirs, ma conception de la vie.
Etc.
Ça va durer longtemps, toutes ces conneries ?
Parce que, alors toi,
T'es soumise.
Tu demandes un guide.
Tu veux sentir un pouvoir.
Tu fais la vaisselle, parce que « tu ne supportes pas que ça traîne ».
Tu refuses ton imagination amoureuse.
Tu veux que je bande, que je te fasse jouir.
Tu veux que je t'explique le film.
Tu veux que je lave la voiture, mais pas mes chaussettes.
Tu crois qu'on va s'en sortir en s'excluant l'un l'autre ?
Tu crois que ça sert à quelque chose de nous figer dans un rôle social que nous subissons autant tous les deux ?
Ta révolte, tournée contre moi, perpétue en fait notre relation dominant-dominé, car elle est une fois de plus dépendante de moi.
Merde aux groupes de Femmes.
Merde aux groupes d'Hommes.
Merde au fantôme du M.L.H.
Merde au M.L.F. qui vaincra pas.
Merde à tous les principes séparateurs.
Je ne suis pas plus un Homme que tu n'es une Femme, pas plus fort et dur que tu n'es douce et aimante. Je ne veux plus détruire, mais invente là, maintenant, avec toi, un être global qui nous contienne tous les deux, et en plus la jeunesse et la vieillesse, la folie et la sagesse, bref un être, enfin vivant, qui ne soit plus schématisé selon les critères hiérarchisants d'âge, de sexe, d'odeur.

Foun.

MLAC

Il était une fois à Corbeil des gens qui avaient envie de parler de sexualité, de contraception, ou d'avortement, ailleurs que chez le médecin ou au confessionnal, parler de soi, donner aux autres l'occasion d'en parler et pourquoi pas trouver des solutions aux problèmes individuels ou collectifs, et pourquoi pas descendre dans la rue, sur la place du marché, distribuer des tracts donnant une information juste sur la contraception, dénonçant l'hypocrisie du pouvoir politique et médical quant à l'avortement clandestin et son trafic financier.

En dénonçant cette situation et en expliquant la méthode d'aspiration Karman, on comprenait plus facilement que le droit à l'avortement était non seulement juste mais aussi possible. C'est ainsi qu'assurés politiquement et techniquement, les militants du M.L.A.C. local purent accueillir en moyenne sept femmes ou couples à la permanence hebdomadaire pendant plus d'un an. Ayant pu résoudre leur problème de grossesse non désirée, ces femmes ont participé à la démystification de l'avortement et abordé différemment les problèmes de contraception et de sexualité.

La plupart continuait cette action dans leur entourage, d'autres revenaient participer aux initiatives de lutte du M.L.A.C. : meetings, tracts, prise en charge d'avortements, groupe de discussion, contestation publique du pouvoir politique ou médical toujours en retard d'un sondage d'opinion ! jusqu'au jour où Simone Veil rallia les suffrages de la Gauche sur une loi bien dans la ligne du « changement » officiel, concession aux « mœurs de notre temps » qui sera bientôt strictement délimitée par les décrets d'application.

Et maintenant ? Faites le point de la situation en interrogeant ceux qui détiennent le pouvoir politique, le pouvoir administratif, le pouvoir médical, en vous aidant du questionnaire suivant :

Information sexuelle scolaire assurée ?
Information juste sur la contraception ?
Contraception libre et remboursée ?
Centre de conseil et planification familial ?
Avortement libre et remboursé ?
Services hospitaliers et cliniques suffisants ?
Accueil et méthode Karman garantis ?

Venez donner vos informations à la permanence M.L.A.C. de Corbeil, 16, avenue Carnot, le mercredi, de 18 heures à 20 heures. Si vous trouvez sept réponses affirmatives, vous avez gagné un abonnement gratuit à T.K.

TANKONALASANTE

LE SPORT

Si on n'entend pas parler de sport à Corbeil, c'est qu'il n'y a rien à dire, s'il n'y a rien à dire, c'est qu'il ne se passe rien. On a juste le droit de se vanter d'avoir de beaux complexes sportifs : piscine, stade, etc... Les activités ont l'air d'être tombées dans les catacombes. Il n'y a pratiquement que du foot dont on entend parler, l'activité sportive la plus populaire et la plus soutenue financièrement. Même là, les résultats sont nuls ! Corbeil est une « petite bourgade fragile de la rubrique sportive ».

On a trouvé un type, dans un troquet, sympa, comme il en existe à Corbeil. D'ailleurs, les bistrots sont plus accueillants que les stades, un type qui nous a parlé de la gloire, la plus haute marche, l'apogée de sa carrière sportive ! Il en peut plus... il éclate :

« J'étais l'meilleur » qu'il dit. Il explique qu'après la gloire, il ne savait pas ce qu'il allait faire. Il ne pensait pas qu'on l'oublierait. De temps en temps, même rarement, il participe à une émission de T.V. dans le genre :

« Les bons athlètes du passé ». Et le soir, il se regarde sur la deuxième chaîne, pas couleur, en compagnie de ses enfants et de sa femme flic (parce qu'en plus, il a eu une chance de pigeon !)

Le lendemain ses voisins parlent de lui, et se sentent fiers. Comment a-t-il fait pour devenir poivrot, solitaire, perdu parmi des gens qui l'ont lâché et achevé ; des incapables qui lui demandaient la gloire mais qui ne tolèrent pas la défaite. Gloire aveugle ,défaite douloureuse et brutale. Il a entendu dire que le sport est plus humain de nos jours, qu'on étudie et qu'on enseigne mieux grâce à la pédagogie. On prend le sportif plus jeune, mais on fait attention à son cœur ; son cœur, il paraît que c'est important, qu'il ne faut pas qu'il se déforme. Il pense pourtant, qu'aujourd'hui, c'est quand même plus dur de devenir champion, faut vraiment avoir un cœur d'acier. Tout cela demande du temps, aussi maintenant, le sport est obligatoire dans les lycées (et encore faut voir la façon dont s'est enseigné ! (Passons).

Lui, de son temps, il n'y avait pas de gymnastique à l'école. Mais, ça ne l'a pas empêché de gagner des médailles ; déjà à l'armée, c'était lui qui sautait le plus haut, et il était le meilleur sur le parcours du combattant.

Il a avoué qu'il en parle de temps en temps avec ses camarades des anciens combattants quand il va porter une gerbe au monument du sportif inconnu. Il a quitté la fanfare, oui, il jouait de la grosse caisse, avec sa patte folle, il a la cadence... Gauche gauche. Oui, parce c'est un héros, lui aussi, un héros de la plus belle, la dernière, la guerre des chauvins. Après il se rappelle les Jeux Olympiques : le grand défilé ce qu'il y a de plus beau dans les jeux, chacun dans son groupe, nation après nation. Pendant une heure, ils défilaient sous les bravos. Et après, c'était plus de la rigolade, fallait y aller. Comme ça, il a vu du pays, il a visité deux ou trois grandes villes, il les connait bien. Y'a que les « bordels » qu'il n'a pas visités. Fallait pas abuser de cette chose là ; en haute compétition on ne gaspille pas son énergie. Y'a que les organisateurs qu'ont le droit de mener une vie normale. Les champions, on les castre. En compensation, ils s'amusaient bien entre eux ; dans l'ensemble, il y avait une bonne entente. Y'avait un bon public et des supporters enthousiastes. Il dit qu'il court pour la gloire plus comme maintenant. Il ne comprend pas que des amateurs fassent la grève, pour être mieux payés. Tous des « fils à papas » qui jouent de la raquette ou qui essayent de danser sur des patins à glace. Faut être « maso » : c'est pas plus simple d'aller au bord non ? Et puis au moins, on peut embrasser sa cavalière.

Il a avoué qu'il aimait bien Zitrone, qu'il a la voix cérémonieuse, et qu'il trouve toujours de beaux mots pour dire les choses simplement. Voilà ce qu'il reste d'un champion qui, en fait, n'a fait que subir une volonté supérieure : l'orgueil des autres, les responsables. L'alcool le soutient.

A l'heure actuelle, on essaie d'imposer à un gamin qui fait du sport, l'activité dans laquelle il est le plus apte. Même s'il est réticent, on lui apprend à avoir de l'ambition, et on lui tend la carotte de la gloire. Le futur champion ne doit pas être apte que physiquement ; il faut qu'il encaisse tout ce qu'on lui demande ; on le dépersonnalise. Après, on pousse la machine... Les Nazis étaient bons en la matière !

Si on commençait déjà par apprendre à l'enfant à se sentir à l'aise, à contrôler son corps... Si on le laissait, dès qu'il le veut, comprendre le sens des actes qu'il pratique...

Le sport devrait provoquer chez lui un éveil qui faciliterait une évolution physique et intellectuelle.

Il n'est pas question de transformer des êtres humains en robots, de fabriquer des champions obéissants comme des chiens de cirque. Pas question non plus de prendre exemple sur certains pays de l'Est qui conditionnent à fond les individus. On en fait des tarés.

Une Municipalité n'accepte pas de formation sportive qui ne se présente pas sous l'étiquette d'une Fédération. A Corbeil même, si vous vous pointez en réclamant un local pour pratiquer le « Ju't Ji D'ssus », on regardera d'abord si vous êtes solvable sur le plan compétitif (médailles), sinon on vous refuse tout net. Il y a un club, bien connu dans la région, qui a les moyens de substituer un jeune sportif d'un club avoisinant, en offrant tout simplement une mobylette à celui-ci.

On tombe dans le système : effort = récompense. Çà marche, à condition que l'athlète tienne ses promesses, sans quoi, on le renvoie chez lui. C'est la chute prématurée.

Qu'on ne vienne pas non plus reprocher à certains jeunes leur comportement vis-à-vis de la société, si on ne leur permet pas, entre autres choses, d'accéder plus facilement aux installations sportives. On ne leur laisse que le bitume des parkings pour s'exprimer. Parfois, ils se défoulent violemment par instinct, souvent avec agressivité. On se défoule comme on peut.

Y'a p't'être moyen d's'organiser... ou alors c'est le bordel et on casse tout pour reconstruire et on n'en finit plus de recommencer.

GUGUS.

DÉPRIME

Voilà la nuit est tombée
Une froide nuit de novembre
Où le brouillard enfouit la Seine
Les longues péniches dorment
Bien rangées
Et les grues du quai d'en face veillent
Immobiles
Comme les squelettes de grands cy-
[gnes noirs.
Quelques hardis piétons se hâtent sur
[le pont
Certains sortent des usines
D'autres y vont
Métro boulot dodo
Dodo boulot métro
Les trois huit
La machine donne à plein rendement
Et les heures supplémentaires
Font frissonner d'aise
Les marchands de bonheur à crédit
Faites vivre votre argent
Proclame la banque populaire
Mais la vie n'est pas un poème qui
[ronronne
Surtout quand la vie des gens
N'est plus qu'un sous-produit
De celle de leur argent

Le piquet de grève de la Néogravure
[en faillite
Attend les nouvelles et les directives
C'est plus triste encore qu'un soir de
[novembre
Malgré les calicots des syndicats
La brebis est esquintée
Ses tétons sont à sec
Les moutons anxieux de leur devenir
Battent la semelle
Dans l'attente d'une miraculeuse mé-
[decine
Propre à redonner du lait
Du fric de France ou des Pays-Bas
Des licenciements
Des retraites anticipées
Des reconversions
Occupations négociation angoisse
La grande usine est triste
Comme un triste soir de novembre

Dans les cabinets des médecins
La maladie se porte bien
Toute la journée j'ai encore vu des
[gens malades
Et j'ai dit tout ce que je pouvais dire
Mais les mots que je dis
La Seine et le temps les emportent
Bien enfermés dans les feuilles cou-
[leur d'automne
De la Sécurité sociale
Bien emballés dans le secret médical
Et je n'entends sur le fleuve
Aucun sonneur de trompette
Toute la journée encore
J'ai crevé d'impuissance
En écoutant la misère
Misère d'argent
Misère de couple
Misère d'école
Misère au présent et au futur
Misère d'immigrant illettré
C'est toi le médecin
Allo ! mais bien sûr
Il lui faudrait un travail plus léger
Voyez l'assistante sociale
Sinistre sinistrose
Incommunicabilité
Je soussigné certifie
Je soussigné certifie
Je soussigné certifie que M. Untel
Ne peut porter de lourdes charges
Changement de poste
La société monsieur n'est pas un ser-
[vice social
Misère d'intellectuel mal enraciné
Misère d'ouvrier déraciné
Misère de celle ou celui
Qui a d'insupportables aspirations
Etres associaux déboussolés
M. Dupont cherche travail
Enthousiasmant et créatif
Vous n'auriez pas un b o n calmant
[pour le petit
J'ai comme un manque de goût à vi-
[vre
Je soussigné certifie
Je soussigné certifie
Je soussigné certifie
Non mais dites-moi
A quoi ça sert de comprendre
Pourquoi cette dame est fatiguée
Ou ce monsieur a mal au dos
Il faudrait remettre en question tant
[de choses
Tu as bonne mine avec ta vérité
Et tu te prends pour qui
En leur disant que c'est leur vie
Qui les rend malades
Ils le savent bien
Et c'est bien pour ça qu'ils t'entre-
[tiennent
Parce qu'ils ne veulent pas le savoir
Faut le dire avec des pincettes
Doucement progressivement
Médicalement
Allons il faut être raisonnable
Et responsable
Ne me bousculez pas
Ne me désapprenez p a s à courber
[l'échine
Quel gâchis ce serait
Vous n'auriez pas un b o n calmant
[pour le petit
La révolution ah ! non !
Tiens prends les Russes et les Chinois
Ils ont la télé en couleurs les Chinois
Et des pavillons et des voitures à cré-
[dit
Et de grandes autoroutes ?
Bon alors !
Tiens tu as bonne mine avec
Ta révolution
Et l'homme sera toujours un l o u p
[pour l'homme
Et il faudra toujours des riches
Pour faire travailler les pauvres
La liberté c'est la nécessité
Devenue consciente
Il suffit de bien apprendre
Dès l'enfance à courber l'échine
Tuer en soi l'enfant
Vous n'auriez pas un b o n calmant
[pour le petit
Et puis d'abord les jeunes
Ne veulent rien faire
Gagner des sous et se la couler douce
Et puis tous ces étrangers
N'ont qu'à rentrer chez eux
On va recycler les héliograveurs
De chez Néogravure
Dans le nettoyage de la voie publique
Au lieu de tous ces nègres qui nous
Bouffent notre pain
Je représente le laboratoire Glabo
Et viens vous conseiller mon nouveau
[produit
D'une conception entièrement origi-
[nale
Il s'agit d'une association
De vitamines B et C micronisées
De galium écrabouillé
D'aspartite de Lysane acidulé
Et de salgiboul soufré
Le tout enrobé de chocolat sorbotilisé
Il n'est pas rare que vos patients
Perdadidipadaldala meilleure eau
C'est là... bon donc
Notre nouveau produit simplifie
La prescription,
Une délicieuse
Dragée matin midi et soir
C'est tout
Gain de temps
Gain d'argent
Gain d'argent
Oh ! oui je sais ! la révolution !
Mais les gens ne veulent pas !
Il faut bien la remplacer par quelque
[chose
Qui fasse supporter le présent !
Vous n'auriez pas un b o n calmant
[pour le petit
Et puis un reconstituant
Qui me remettra sur pied en vitesse
Mais... non ne me bousculez pas
Je vous paye pour ça
Je soussigné certifie
Je soussigné certifie
Je soussigné certifie
Que j'en ai quelquefois
Ras le bol de ce métier
Et puis c'est le soir
Et puis c'est la nuit
Et puis il y a aussi des gens
Qui se battent
Et puis c'est le matin
D'un froid jour de novembre
Le soleil et le v e n t refoulent le
[brouillard
Et la Seine boueuse
Est grosse d'espoir
Et le marché étale ses couleurs
Et ses cris
En dessous de chez moi
La boulangère sent le pain frais
Et Corbeau le clochard pousse
Son vieux landau
Et continue à offrir aux dames
Des fleurs fanées

Jean Carpentier

Y'A DE BELLES INSTALLATIONS

Une maison de la jeunesse et de la culture au centre de la ville, avec de magnifiques bas reliefs de Fernand Léger. Un centre culturel avec un escalier mécanique et de grandes baies vitrées, et un théâtre merveilleux aux sièges bleus, veloutés, confortables.

Tout ça abrite un conservatoire de musique et des clubs de photos ou de randonnées, ou un groupe théatral ; tout ça distille une culture, excellent au demeurant — Centre culturel Pablo Neruda : l'ennui c'est qu'on ne saura jamais ce qu'en aurait pensé précisément Pablo Neruda (vieille manie, bien de chez nous, d'abriter derrière les noms des morts glorieux les errances des vivants au pouvoir !) Il faut ajouter la toute dernière née « maison de la culture-conservatoire » du quartier de Montconseil.

Y'a d'belles installations !

Il reste qu'on ne s'y sent pas à l'aise dans ce béton structuré, organisé, fonctionnel, pensé par des spécialistes et aux activités planifiées par d'autres spécialistes : animateurs spécialisés et responsables surchargés de travail et par là-même respectables. C'est un des royaumes de « la prise en charge ». Faut avertir, faut adhérer, faut militer, faut prendre régulièrement des billets, faut s'abonner (abonnements pour 5 spectacles), faut être propre et costumé. Faut s'inscrire dans la norme, le cadre de béton.

L'année dernière, le samedi 23 février après-midi et soir, nous nous sommes trouvés quelques-uns à vouloir parler de la M.J.C. à la M.J.C. — Nous retrouvons là un groupe de jeunes du quartier de Montconseil venus dans le même but. Discussion, occupation des lieux, musique, pique-nique, rediscussion et confection d'un tract :

22 h 30 — dans les locaux de la M.J.C. de Corbeil.

Ce tract pour vous expliquer ce qui se passe depuis 14 h 30 : une cinquantaine de jeunes occupent la M.J.C. pour discuter de leurs problèmes.

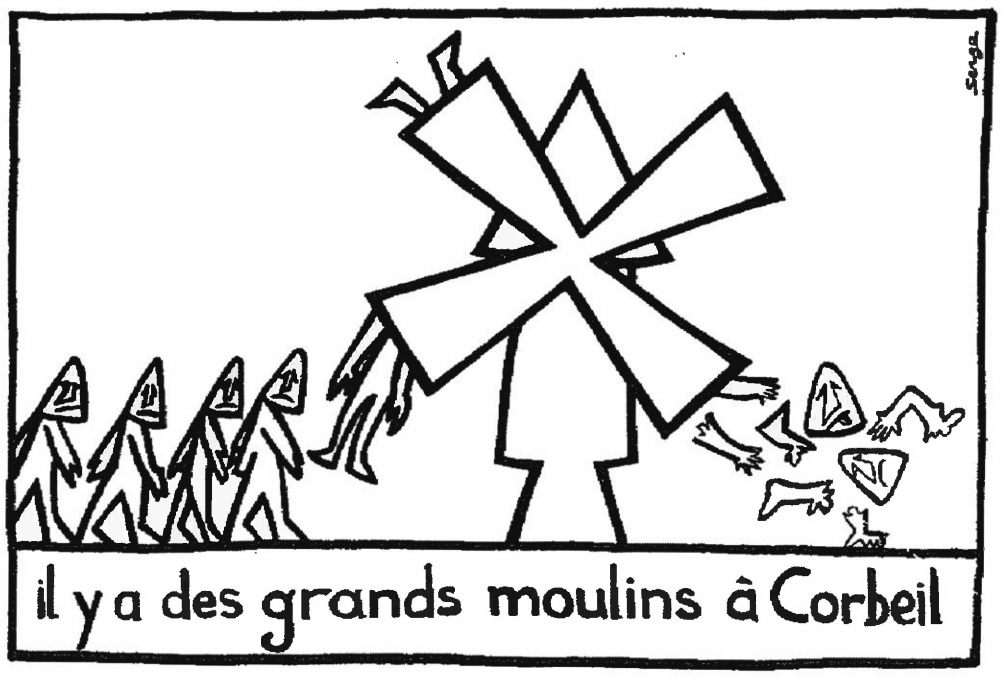
On s'explique :

A Montconseil RIEN ! **sinon la boulangerie, les trottoirs... Le snack sert de lieu de rassemblement ; il a fermé.**

Aucun lieu de rencontre n'est possible.

POURTANT LES SALLES NE MANQUENT PAS.

Nous avions la M.J.C. de Montconseil mais elle a été fermée par la municipalité de Corbeil parce que les activités proposées ne correspondaient pas aux besoins d'une partie importante de la population du quartier.



Montconseil n'est pas seul avec ses problèmes ; d'autres personnes témoignent des mêmes problèmes dans les autres quartiers de Corbeil.

POURTANT IL EXISTE, AU CENTRE, UNE MAISON DES JEUNES ET DE LA CULTURE.

QU'Y TROUVE-T-ON ?

— Des locaux occupés par le Conservatoire de musique qui est une institution *extérieure* à la M.J.C.

— Dans les quelques salles libres des expositions de peinture, sculpture... qui ne s'adressent qu'à une minorité intellectuelle.

— Des activités trop dirigées, coûteuses pour la M.J.C. et chères pour les adhérents (ciné-club, soirées variétés..)

— Les portes trop souvent fermées.

EN BREF : *« ON NE SE SENT PAS CHEZ SOI ».*

CE QUE NOUS VOULONS :

— Un lieu de rencontre sans luxe superflu où l'on discute des problèmes qui nous préoccupent (travail, contraception, sexualité, loisirs...).

Un lieu où l'on s'amuse, où l'on se sente bien.

AVEC

— Des soirées libres non dirigées ;

— Des ateliers divers (sérigraphie, mécanique, confiture...) ;

— Des panneaux d'expression libre où tous puissent s'exprimer.

POUR QUE LES CHOSES CHANGENT, VENEZ PARTICIPER A L'ASSEMBLEE GENERALE DE LA M.J.C.

samedi 9 mars 1975 16 h 30, à la M.J.C. de Corbeil, avenue Aristide-Briand.

L'affaire se transporte dans le quartier de Montconseil où la vieille M.J.C. va être détruite.

Ironie de l'histoire :

Viry-Châtillon : le 8 février 75 la municipalité centriste fait raser au bulldozer sa M.J.C. vétuste techniquement, encombrante idéologiquement. Ça fait la première page indiquée du journal « *l'Humanité* » du 10 février. Commentaire en page 5.

✸

ESSONNE : 1.500 personnes contre la destruction de la M.J.C.

Samedi à 5 heures du matin, sur ordre du maire centriste de Viry-Châtillon (Essonne), les bulldozers entamaient la destruction de la maison des jeunes et de la culture active.

Dans l'après-midi, une manifestation à laquelle participaient P. Juquin, député communiste, G. Rodriguez et Perrin, conseillers généraux. A. Rodriguez, maire de Grigny, a rassemblé plus de mille personnes.

P. Juquin, a par ailleurs déclaré à la presse : *« M. M. Poniatowski aurait pu, cette semaine, mentionner les maisons de la culture parmi les édifices que la police — et pourquoi pas les démolisseurs — n'ont pas à respecter au même titre que les universités et les églises ».*

✸

Corbeil-Essonne : le 17 avril 1974 la municipalité d'union communistes-socialistes fait raser au bulldozer la vétuste M.J.C. de Montconseil que des jeunes du quartier avaient occupée et commençaient à restaurer. Protestation — Occupation par les jeunes du nouveau « centre culturel » situé sur la dalle du centre commercial. Intervention de la police sur appel municipal. Vidage avec matraquage classique. Dans l'explication municipale on peut lire :

« Ce taudis, foyer d'incidents et de provocation, sur lequel les gauchistes feignent de s'attendrir, était devenu inviable, indigne de recevoir quiconque et notamment des jeunes ».

Viry-Corbeil. Des différences de détail. Une différence de fond : les travaux de démolition ont commencé à 5 heures du matin à Viry et à 6 h 30 à Corbeil. Plus on va vers le nord, plus on se lève tôt. Bon ! soyons sérieux ! Est-ce qu'il est vraiment possible de ramener tout ça à une histoire de « gauchistes ? »

Est-ce que nous (je dis bien *nous*) ne pourrions pas commencer à nous poser quelques questions réalistes ? Comme celles-ci :

La gigantesque trouille de la jeunesse que de tels actes représentent ? un absolu manque de confiance en elle ? l'impuissance des adultes à répondre aux aspirations, aux désirs, aux questions des jeunes ? la volonté des adultes de ne pas se remettre en question, de ne pas s'interroger sur l'image d'eux-mêmes que peut avoir la jeunesse ? l'absence totale de contact vrai et de communication ? l'absence d'imagination ? le fait que nos analyses et notre imagination pataugent dans les valeurs de la société que nous vivons ? la gigantesque trouille des hommes politiques à accepter l'autonomie des gens, de leur esprit d'initiation, de leur créativité, c'est-à-dire peut-être de la culture vivante ? L'ennuyeux c'est qu'il faudrait aussi discuter du contenu que chacun donne au mot « culture ».

Bref, des tas de questions. Nous ne disons pas qu'elles sont faciles à résoudre : nous disons simplement qu'il est urgent d'en parler sans se raconter des histoires.

Et si les jeunes de Montconseil n'avaient pas besoin d'un « conservatoire de musique », mais seulement d'un terrain vague où installer quelques cabanes ? Et si les gens de Montconseil avaient besoin simplement de quelques pièces sans luxe superflu et sans animateurs : lieux de rencontres simples, facilement accessibles, ouverts, qu'ils puissent aménager à leur goût ?

On n'a pas fini d'en parler...

Cela continue « aux Tarterêts » où le tract suivant vient d'être distribué :

HABITANTS DES TARTERETS

Nous sommes des jeunes. Nous voudrions obtenir un local pour nous réunir les jours libres.

Nous habitons les TARTERETS, et avec les tours qui se construisent nous sommes de plus en plus nombreux ; et pourtant, il n'y a RIEN pour nous.

On est dans les parkings, dans les halls, dans le centre commercial (c'est chauffé), dans les caves ; mais ce n'est pas l'idéal.

Mis à part le gymnase qui se construit, nous ne voyons aucun local pour l'animation des jeunes se construire dans le quartier.

NOUS VOULONS UN LIEU DE RENCONTRE où l'on pourrait :

— Faire des activités manuelles (cuisine, mécanique, couture, menuiserie, poterie, etc.) ;

— Organiser des soirées dansantes ;

— Se rencontrer pour mieux se connaître ;

— Lancer des idées sur le quartier (faire un journal, organiser des sorties avec les petits et les grands).

Ce que l'on voudrait, c'est une maison pour tous où chacun et chacune puissent passer d'agréables moments.

Nous avons déjà pris contact avec l'amicale des locataires.

Aujourd'hui, nous prenons contact avec vous.

Soutenez nous, cette demande *vous concerne aussi*. Comme nous n'avons aucun lieu pour vous inviter à en discuter avec nous, nous vous proposons d'en parler entre vous, habitants du quartier et avec les jeunes que vous connaissez sûrement.

Si vous avez des idées n'hésitez pas à prendre contact avec nous. Vous saurez nous retrouver au Centre commercial des Tarterêts tous les soirs entre 18 heures et 19 heures.

Des jeunes des Tarterêts.

TANKONALASANTE

bref

MARSEILLE

«6 heures sur la Médecine en question» Le mercredi 19 mars de 18 h à 24 h à l'initiative du «Comité de Lutte-Médecine». Consultez les tracts, les murs, les palissades de la ville pour en savoir plus...

En projet : un spécial TANKONALASANTÉ Marseille.

Dans les 3 ensembles de Montconseil, des Tarterêts et de la rue de la Poterie : il n'y a partiquement aucun lieu de rencontre prévu pour les gens ; y organiser une réunion quelle qu'elle soit pose un problème insoluble, le locataire novice et naïf qui en prendrait l'initiative serait rapidement remis entre les quatres murs de son appartement.

Il n'y a même plus de bistrots. Bien sûr au bistrot on s'alcoolise mais aussi on se rencontre et on se parle. Maintenant tu n'as plus qu'à t'enfermer et te pinter tout seul, chez toi dans ton H.L.M. ou ton pavillon à crédit, devant ton intoxicante télé...

Les caisses de vins et les téléviseurs montent dans les appartements où les gens crèvent d'ennui et de solitude et de fins de mois difficiles... Ce n'est pas la faute de la municipalité bien sûr, c'est essentiellement la faute du « pouvoir du Kapital » qui entretient et aggrave, pour survivre, le cloisonnement et la séparation des individus. Un individu tout seul chez lui cela s'écrase mieux, doucement par la télé et mille et un petits moyens culturels ou économiques.

Tout ça c'est vrai. Mais on peut aussi se poser d'autres questions. Par exemple : est-ce qu'il est vraiment vrai le gag sans cesse renouvelé des « mètres carrés sociaux » ? On les revendique, mais les veut-on vraiment ? Car qui dit m² social dit réunion, groupe, donc automatiquement « animateur-gardien-responsable » parce qu'on est incapable (et pourquoi ?) d'envisager un local sans but précis et animateur patenté. Le « social » ça se dirige, ça se canalise, ça se stérilise et ça se police sinon c'est dangereux. Angoisse. On a peur, peur des jeunes notamment, parce qu'ils sont aussi une perpétuelle accusation du lâche abandon des vieux (baptisé « sens des responsabilités » pour les besoins de la cause).

Sur un mur de ma salle d'attente, deux jeunes de la rue ont écrit :

« Si je devais être une fleur je choisirais la marguerite pour que tu me déshabilles en me disant des mots d'amour ».

Ça peut vous paraître con mais je crois que c'est aussi ça « la culture ».

Par chance pour le système ces jeunes vont devenir vieux, et plus vite ce sera, mieux ce sera. Pour cela on n'a rien à faire de m² sociaux sans animateurs. Les jeunes dans la rue. Et moins bien ils seront dans la rue, plus vite et mieux ils seront dans les boites à culture prédigérée, ou à l'usine, ou en prison.

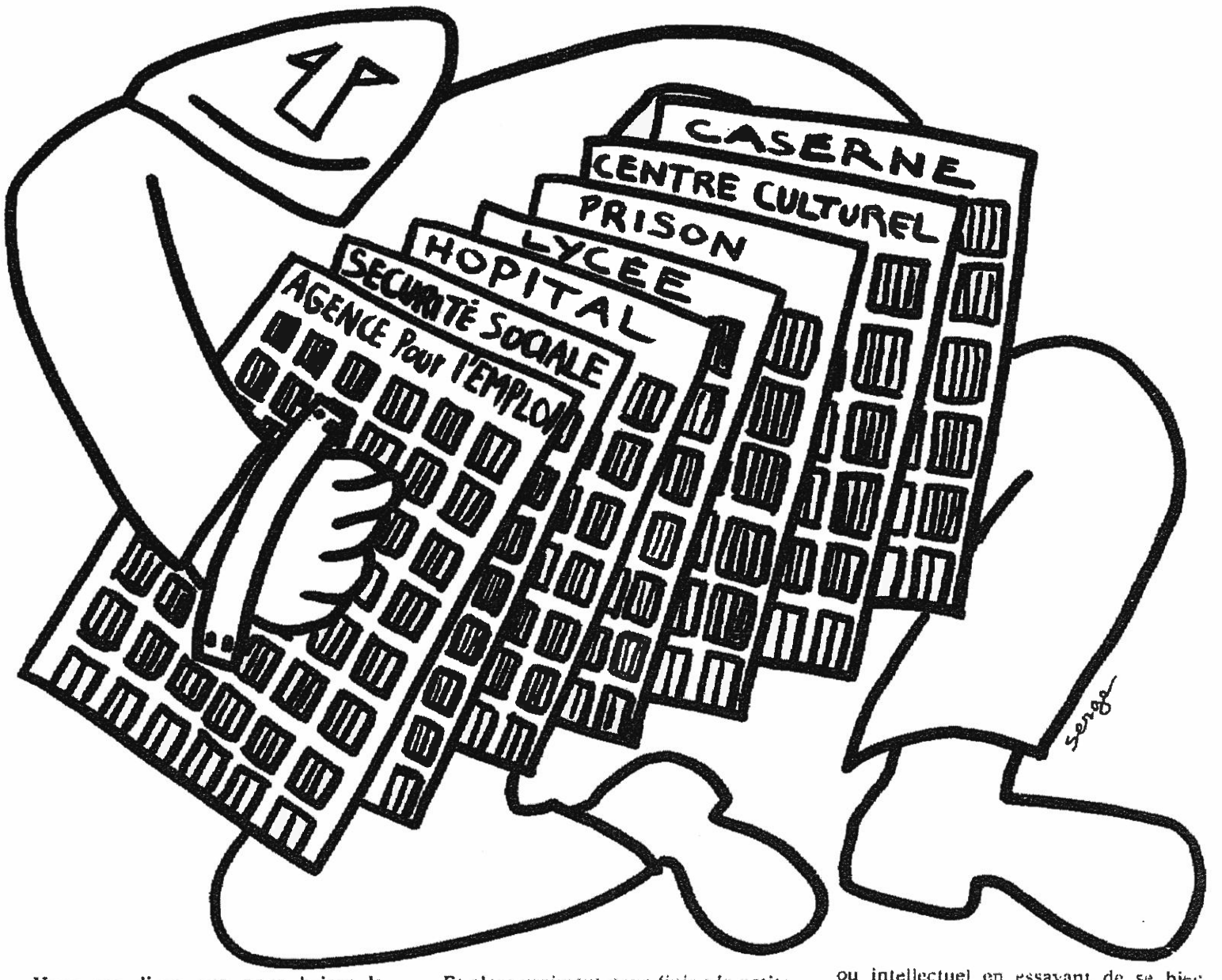
Pour finir, une autre histoire amusante.

Lorsque les H.L.M. de la rue de la Poterie n'étaient pas terminés, une réunion des premiers locataires, du maire et des représentants de la société de H.L.M. (« le nouveau foyer » : tout un programme !) décida de remplacer la moitié du parking, prévu par un jardin pour les enfants. Cela ne coûtait rien : c'était même plus économique.

Sourires, sympathiques et coopérantes poignées de mains. Résultat : un parking.

Est-ce vraiment la faute aux méchants capitalistes qui sont au pouvoir ? dans le bon ordre, quelques grognements (vraisemblablement gauchistes), pas un cri, on accepte. Les enfants jouent sur les paliers (dans les appartements ils salissent et ils cassent), ou dans la rue et sur quelques maigres plates-bandes d'où le gardien les chasse à longueur de journées. Sur le parking motos et voitures sont à l'aise, et on peut les admirer de sa fenêtre ; propriété, illusion de pouvoir, rêve d'évasion, « auto-boulot-dodo » pour finir. Rien, pas un cri, accord tacite, un peu honteux quelquefois : on a choisi la voiture, par les enfants — je souligne « on », c'est-à-dire les locataires. Pas le pouvoir, pas la municipalité. Mais la municipalité comme le pouvoir, d'une certaine façon, ne sont-ils pas à l'image aussi des locataires, leurs délégués en quelque sorte.

Vous me direz que les locataires n'ont pas « choisi » (librement), je suis d'accord, mais on tourne en rond et moi j'ai envie d'essayer de sortir du cercle là aussi. Idéologie bourgeoise - idéologie dominante : impuissance, spectacle de pouvoir, production, consommation, répression. Cercle vicieux, sans porte de sortie évidente, où la demande populaire détermine le pouvoir et où, en retour, le pouvoir détermine la demande, etc.



Vous me direz que pour briser le cercle il y a la crise du système capitaliste (crises cycliques, etc.), allons mon ami, l'idéologie découle du système socio-économique et non l'inverse. Oui mais je vous rappelle qu'il y a la crise du mouvement ouvrier qui a démarré, entre autres, sur ces questions...

Non, nous n'oublions pas que tout cela est la faute du « pouvoir » et du manque de crédits, mais nous n'oublions pas non plus que ce pouvoir il le tient de nous, élection piège à cons ou pas — cercle vicieux — En sortir.

Et alors vraiment pour finir : la petite ronde de « la roue tourne », petite étude sociologique :

L'enfant est un stade avant la jeunesse. La jeunesse est l'apprentissage de la responsabilité, du mariage et du travail. Pour les garçons un petit supplément pour la patrie. Pour les filles un petit supplément de cours d'arts ménagers. Apprendre à ne pas rêver, à ne pas s'égarer sur les chemins de traverse. Mise au pas. Pas trop de place pour ce qui n'est pas productif. Au besoin produire un peu de culture. Silence dans les rangs. Devenir un travailleur manuel ou intellectuel en essayant de se bien placer dans la course à la hiérarchie. On devient un travailleur et un bon père (ou mère) de famille. C'est fini. Le travail, ne pas trop en parler, c'est le lot de tout être responsable du joyeux avenir de ses enfants. Faut avoir les moyens. Pas de temps à perdre en bavardages philosophiques. Docteur, remettez-moi vite sur pieds. Pensez à l'avenir de ces chers petits. Reprendre à : l'enfance et un stade avant la jeunesse, etc. Reprendre encore, et encore, *ad libidinum* comme ils disent.

J. CARPENTIER.

EPILOGUE

Un lundi soir : c'est une réunion des gens de Corbeil qui ont écrit quelque chose pour le numéro de TK et de ceux qui ont envie d'écouter, de savoir ce qui se passe. Une vingtaine à ne pas trop oser se parler, à ne pas trop savoir que dire. La lecture des articles commence, la voix nous réunit comme un fil, on se sent plus tranquille, une chose dite nous rassemble, je laisse s'assoupir en moi les petites pointes critiques qui se réveillent ici et là, je laisse sommoler l'esprit d'analyse. Les gens disent des idées, des rêves ; et les idées, c'est que ça ne va pas bien, que la société de consommation, de rentabilité, de productivité nous étouffe, nous abrutit, nous isole, alors naissent les rêves « aimons-nous, rencontrons-nous ; ça réchauffera nos vies, laissons s'exprimer nos désirs », et à ce moment-là, ça veut dire désirs d'amour ; « sortons de l'isolement, faisons des groupes de discussion, de théâtre, des groupes pas définis. Rencontrons-nous, aimons-nous, c'est tellement mieux ! Monsieur le Directeur, je vous aime, mes élèves, je vous aime, voisins, je vous aime, mais je vis trop avec vous, pour vous le dire ! ».

Le lendemain, l'école : d'un côté, mes petits îlots chaleureux et de l'autre, le piège étouffant, réducteur, abrutissant, l'école. Les pièges, on a beau les aménager, leur mettre des couleurs, quand on voit à quoi ils servent, on ne s'y sent pas bien. Toujours est-il que lundi soir, à Corbeil, j'avais rêvé avec d'autres, senti passer de doux élans.

Le vendredi, quand ces textes écrits à Corbeil sont transplantés dans la salle de réunion du journal, à Paris, ils ressemblent à des habits déjà vus et qui ne sont plus portés, plus habités par la chaleur, des dépouilles inoffensives et ça donne envie à certains de donner des coups en disant : « Réveillez-vous, doux rêveurs de vide »....

Qu'est qui prend la parole, maintenant, à cette réunion du journal ? Qu'est-ce qui provoque l'agressivité contre les petites fleurs et les petits oiseaux comme si les textes n'étaient plus ça ? Est-ce la responsabilité de faire un journal qui rend exigeant ? D'où vient cette exigence et cette déception ?

Je me dis d'abord que les gens réunis maintenant se protègent, montrent des exigences intellectuelles d'élite pour les désirs simples, une méfiance de tête pour ce qui vient du cœur.

Mais je sais aussi qu'écrire « peace and love » sur les murs des prisons, ça ne les fait pas sauter. L'amour, je n'ai qu'à ouvrir la radio, acheter « Nous Deux », « Marie-Claire » pour en entendre parler. Les romans-feuilletons du « Petit Echo de la Mode », qu'est-ce qu'ils ont pu me faire rêver ! Amour unique, passionné, amour et désespoir ! Quest-ce que j'ai pu marcher à l'amour... au point de ne pas exister. Bien sûr, faut pas tout mélanger. Ceux qui se sentent sur la voie de la libération, c'est pas de cet amour esclavagiste qu'ils veulent, mais d'un amour ouvert à tous, amour pas possessif, amour libre, amour rayonnant. Moi aussi, ça me plaît de vivre des rencontres joyeuses : ça me plait comme un rayon de soleil quand la ville est sinistre, ça me plait aussi de mettre des couleurs gaies, de me sentir jolie. Tout ça c'est pas déjendu. On a nos rencontres, les bourgeois leurs partouzes, nos esclaves les bordels et encore... A chacun sa place et les brebis sont bien parquées. Pourquoi un seul mot d'ordre « love » ? Pourquoi se réduire à une seule face ? Pourquoi cette impuissance ? Si je n'ai que le droit de te dire « je t'aime », tu es mon pire ennemi. Si je garde avec toi, proche, l'habitude d'étouffer ma colère, comment est-ce que j'arriverai à crier un jour ce que je sens parfois monter en moi et qui ne sort pas : « Tôliers, vos prisons, nous n'en voulons plus ; marchands, votre fric, vous pouvez brûler avec ; tôliers, marchands, vos belles devantures, vos vitrines à gadgets sussurants, vos vitrines que vous illuminez ne suffisent pas à cacher les prisons, les soutes à tortures, les casernes de tous genres ».

Comment pourrai-je avoir la force de ce cri, de ce cri que je n'arrête pas de réprimer, si je ne peux plus te dire que « je t'aime ».

L'amour et l'agressivité ont besoin de jouer ensemble, sinon ça fait de grandes catastrophes, des victimes et des bourreaux.

« Il y a trop de guerre dans ce pays d'amour, il y a trop d'amour dans ce pays de guerre. »

CLEO.

MAURICIEN, TÊTE DE CHIEN

DANS «LE CANARD ENCHAINÉ» DU 18 SEPTEMBRE 1974 ON A LU ÇA :

■ Un de nos amis, médecin généraliste, a reçu de l'entreprise *« M. et R. Dekytspotter et Fils approvisionneurs de navires »* la lettre suivante.

« Monsieur,

Notre attention est retenue par les fréquentes absences de M. X...

Nous recevons aujourd'hui un nouvel avis d'arrêt de travail que vous avez signé le 14 août 1974 en tant que médecin traitant. Nous serions intéressés de connaître les motifs qui ont pu justifier ce nouvel arrêt et qui ne sont pas précisés.

Nous connaissons M. X... comme étant un sujet mauricien, plus enclin à bénéficier des lois sociales françaises que de travailler pour honorer le contrat de travail qui nous lie et qui doit expirer d'ailleurs prochainement.

Si nous ne recevions pas une réponse satisfaisante pouvant justifier ses absences, nous serions obligés de renoncer à renouveler son contrat de travail. C'est pourquoi nous attachons une importance toute particulière à la réponse que vous voudrez bien nous faire en toute confidence (sic).

Nous vous prions, etc... »

Eh bien, en toute confidence, il faut être rien moins qu'un sujet mauricien pour ne pas avoir envie d'honorer de son travail un fin lettré comme le rédacteur de cette missive.

Comment ? Pardon ? Vous dites que l'entreprise « M. et R. Dekytspotter et Fils » tombe sous le coup des lois françaises sur le racisme ? Vous croyez ? Mais non, voyons : ce sont des « *approvisionneurs de navires* », pas des négriers.

La maison Dekytspotter aurait souhaité que, conformément au secret médical (en toute confidence), une grande discrétion entoure cette lettre destinée à un médecin de Corbeil. Le racisme de certains patrons a besoin d'ombre pour fleurir ; qu'il crève donc au soleil.

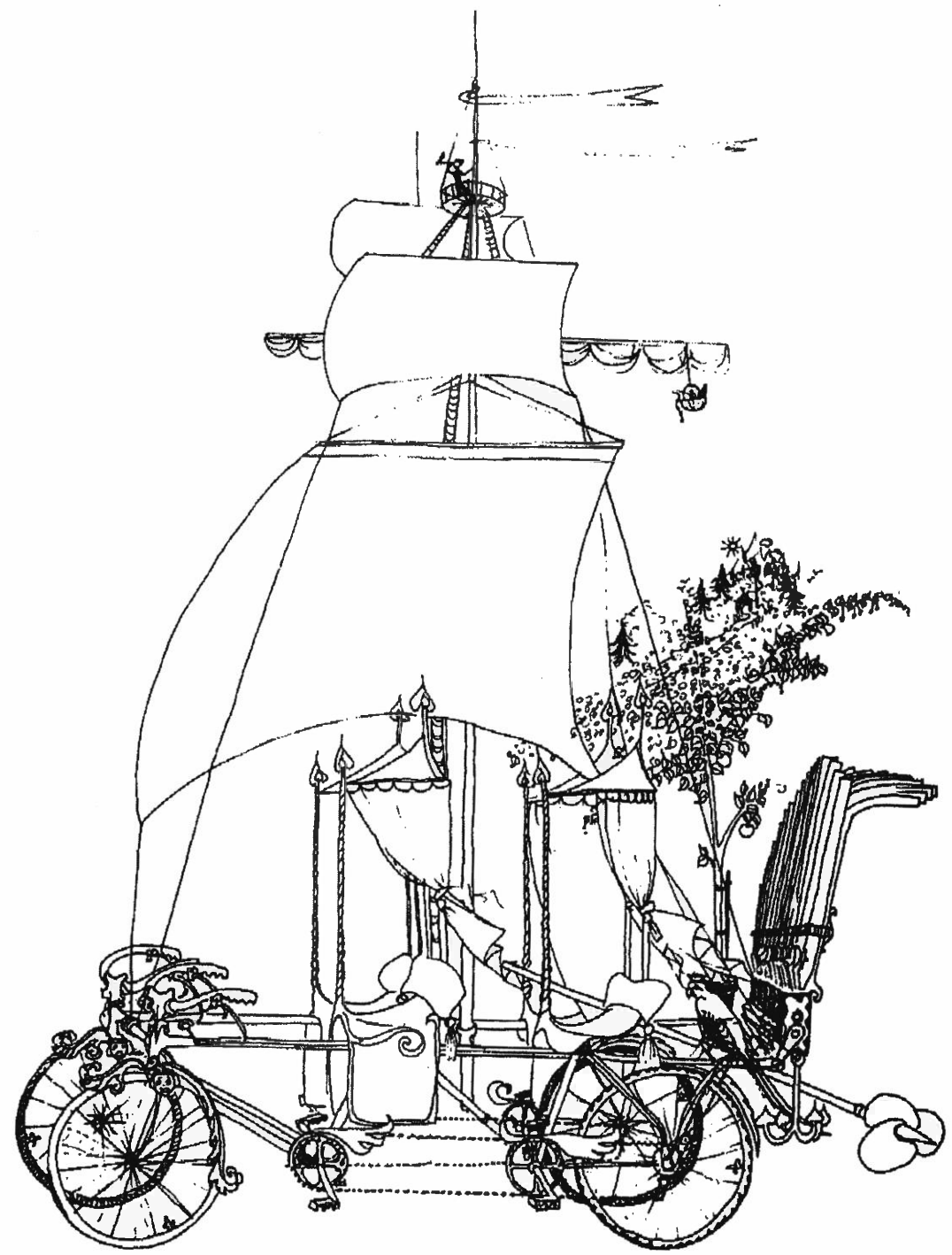
Que les travailleurs blancs, rouges ou noirs, sujets ou objets, Mauriciens, Algériens ou Corbeillois, sachent à quoi est prêt leur patron pour refuser leur arrêt de travail-maladie.

M. Dekytspotter s'estime lésé parce que cette lettre a été publiée : il demande au médecin quelque 10 millions de dommages et intérêts.

On vous tiendra au courant de la date du procès : nous défendrons peut-être le médecin en question mais surtout notre *droit à la maladie* dans une société qui nous crève.

TANKONALA SANTÉ

N°14 — 1 RUE DES FOSSES SAINT-JACQUES 75005 PARIS — MARS 1975 MENSUEL PRIX DU NUMERO : 4f



spécial corbeil